

SEPTEMBRE 1907
26^e ANNÉE
N° 210

FIGARO ILLUSTRÉ

PUBLICATION
MENSUELLE
26, Rue Drouot



VENITIENNE

Peinture et Décor de NICO JUNGSMANN

Ayuntamiento de Madrid

PREMIER 3 FRANCS
ÉTRANGER 3 FR. 50

Abonnement France 36 francs
d'un an Étranger (Union postale) 42

LES CAPSULES D'APIOL
DES DES
JORET & HOMOLLE
GUÉRISSENT LES DOULEURS, RETARDS,
SUPPRESSIONS des ÉPOQUES
Le Fl. 4'50 F. Ph. SÉGUIN, 165, Rue St-Honoré, Paris

CONSERVATION et BLANCHEUR des DENTS
POUDRE DENTIFRICE CHARLARD
Boite : 2'50 franco. — Pharmacie, 12, B. Bonne-Nouvelle, Paris.

Luxuriance des SEINS
EN 2 MOIS
par les **PILULES ORIENTALES**
Les seules qui développent, raffermissent,
reconstituent les SEINS, effacent les
saillies osseuses des épaules et donnent au
Buste un gracieux embonpoint. Bienfaisantes
pour la santé. — Approuvées par les célé-
brités médicales. — Résultat durable.
FLACON avec NOTICE : 6 fr. 35 FRANCO.
RATIE, Ph. 5, Passage Verdeau, Paris (9°)
Dépôts : Bruxelles, Ph. S. SAINT-MICHEL,
Genève, Droguerie CARTIER & JORIN.

GLACIÈRE
DES CHATEAUX
Produit, en 10 minutes, 500 gr. à 8 kil. de glace ou des glaces,
Sorbets, Vins frappés, etc. par un Sel inoffensif. Prospectus franco.
J. SCHALLER, 332, Rue Saint-Honoré, PARIS
Les contrefacteurs et les vendeurs de contrefaçons
seront poursuivis sans ménagement.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

pour favoriser le développement

du Commerce et de l'Industrie en France

SOCIÉTÉ ANONYME. CAPITAL 300 MILLIONS

Siège social : 54 et 56, rue de Provence

Succursale : (Opéra) 1, rue Halévy

Succursale : 134, rue Réaumur (place de la Bourse)

Succursale : 6, rue de Sèvres.

PARIS

Dépôts de fonds à intérêts en compte ou
à échéance fixe (taux des dépôts de 3 à 5 ans :
3 1/2 0/0, net d'impôt et de timbre) : —
Ordres de Bourse (France et Etranger). —
Souscriptions sans frais. — Ventes aux
guichets de valeurs livrées immédiatement
(Obligations de Chemins de fer, Obliga-
tions et Bons à lots, etc.) — Escompte et
Encaissement de coupons Français et
Etrangers. — Mise en règle de titres. —
Avances sur titres. — Escompte et En-
caissements d'Effets de Commerce. —
Garde de Titres — Garantie contre le
Remboursement au pair et les Risques
de Non-Vérification des Tirages. — Vi-
rements et Chèques sur la France et
l'Etranger. — Lettres de Crédit et Billets
de Crédit circulaires. — Change de
Monnaies étrangères. — Assurances
(Vie, Incendie, Accidents), etc.

SERVICE DE COFFRES-FORTS

Compartiments depuis 5 francs par mois

Tarif décroissant en proportion de la durée et de la dimension

86 Succursales, Agences et Bureaux à Paris
et dans la Banlieue; 523 Agences en Province;
2 Agences à l'Etranger (Londres, 53, Old Broad
Street, et Saint-Sébastien (Espagne); Corres-
pondants sur toutes les places de France et de
l'Etranger.

Correspondant en Belgique

SOCIÉTÉ FRANÇAISE DE BANQUE & DE DÉPÔTS

Bruxelles, 70, Rue Royale.

Anvers, 22, Place de Meir.



DEMANDEZ TOUTES LES SPÉCIALITÉS EN PAQUETS "PAC"

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE

CAPITAL : 150 MILLIONS — Lettres de Crédit pour VOYAGES — Location de Coffres-Forts. — Agence dans les VILLES d'EAU



PRINCESS HOTEL

ADRESSE TÉLÉ.

PRINSOTEL PARIS

TÉLÉP. 671-62

PLACE DE L'ETOILE

I, AVENUE DU BOIS

Situation incomparable. Tous les appartements, luxueusement meublés, ont leurs
salles de bains privées et leur téléphone. Toutes les fenêtres des apparte-
ments ont vue sur la place de l'Etoile et l'Avenue du Bois. Cuisine rivalisant avec
celles des premiers Restaurants de Paris.

A.-J. WIDMER
DIRECTEUR

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

PARIS à LONDRES

Via ROUEN, DIEPPE et NEWHAVEN

par la Gare Saint-Lazare

SERVICES RAPIDES

De Jour et de Nuit

TOUS LES JOURS

(Dimanches et fêtes compris)

ET TOUTE L'ANNÉE

Trajet de Jour en 8 h. 1/2

(1^{re} et 2^e Classes seulement)

GRANDE ÉCONOMIE

Billets simples

Valables pendant 7 jours : 1^{re} classe : 48 fr. 25 ;
2^e classe : 35 fr. ; 3^e classe : 23 fr. 25.

Billets d'aller et retour

Valables pendant un mois : 1^{re} classe : 82 fr. 75 ;
2^e classe : 58 fr. 75 ; 3^e classe : 41 fr. 50.

Ces billets donnent le droit de s'arrêter, sans sup-
plément de prix, à toutes les gares situées sur le
parcours.

Départs de Paris-Saint-Lazare :

10 h. 20 matin ; 9 h. 20 soir.

Arrivées à Londres :

London-Bridge, — 7 h. 30 matin ;
Victoria, 7 heures soir ; 7 h. 30 matin.

Départs de Londres :

Victoria, 10 heures matin ; 9 h. 10 soir ;
London-Bridge, — 9 h. 10 soir.

Arrivées à Paris-Saint-Lazare :

6 h. 41 soir ; 7 h. 5 matin.

Les trains du service de jour entre Paris et Dieppe,
et vice-versa, comportent des voitures de 1^{re} classe
et de 2^e classe à couloir avec w.-cl. et toilette, ainsi
qu'un wagon-restaurant ; ceux du service de nuit
comportent des voitures à couloir des trois classes
avec w.-cl. et toilette.

La voiture de 1^{re} classe à couloir des trains de
nuit comporte des compartiments à couchettes (sup-
plément de 5 francs par place). Les couchettes
peuvent être retenues à l'avance aux gares de Paris
et de Dieppe moyennant une surtaxe de 1 franc
par couchette.

La Compagnie de l'Ouest envoie franco, sur
demande affranchie, un bulletin spécial du service
de Paris à Londres.

EXCURSIONS

à

L'ILE DE JERSEY

Dans le but de faciliter la visite de l'Île de Jersey,
la Compagnie des Chemins de fer de l'Ouest fait dé-
livrer au départ de Paris, des billets directs d'aller et
retour valables un mois, permettant de s'embarquer à
Carteret, à Granville ou à Saint-Malo.

Billets valables par Granville à l'aller et au retour.

1 ^{re} classe	63 15
2 ^e classe	44 25
3 ^e classe	29 85

Billets valables par Carteret à l'aller et au retour.

1 ^{re} classe	63 15
2 ^e classe	44 25
3 ^e classe	29 85

Billets valables à l'aller par Carteret
et au retour par Saint-Malo ou inversement.

1 ^{re} classe	72 55
2 ^e classe	49 80
3 ^e classe	35 50

Billets valables à l'aller par Granville
et au retour par Saint-Malo ou inversement.

1 ^{re} classe	74 85
2 ^e classe	50 05
3 ^e classe	37 30

Billets valables à l'aller par Carteret
et au retour par Granville ou inversement.

1 ^{re} classe	65 45
2 ^e classe	44 50
3 ^e classe	31 70

Les billets délivrés à l'aller par Granville ou Car-
teret et au retour par Saint-Malo, permettent d'ef-
fectuer l'excursion du Mont Saint-Michel.

Les billets valables par Granville et Saint-Malo
sont délivrés toute l'année ; ceux valables par Carteret
sont délivrés du 19 mai au 14 octobre.

Pour plus de renseignements, consulter le Livret
Guide-Illustré du réseau de l'Ouest, vendu 0.50,
dans les bibliothèques des gares de la Compagnie.

Les Chroniques du Mois

FEUILLETS DE VACANCES

BREST

... Où se cacher ? En quel coin sûr se reposer des fastidieuses rencontres de l'hiver, des camaraderies men-songères, des intimités forcées, des grimaces que commandent la politesse et le devoir ? Je ne suis pas entêté et je n'ai d'opinion très arrêtée sur rien du tout. Je ne me suis donc pas réfugié ici parce qu'une prédilection quelconque m'y attirait, mais, simplement, parce que, sur la carte, le point noir qui marque la place de Brest est au bout d'un long, long promontoire qu'enveloppe beaucoup d'eau salée et donne l'impression que voilà une ville où l'on sera vraiment très loin du boulevard ! Et puis Brest jouit d'une réputation délicate ; il paraît qu'il existe peu de localités en France aussi déplaisantes que celle-ci, d'où s'exhale un ennui plus dense, et dont les murs noirs — même ceux de la rue de Siam et de ses boutiques à l'instar de Paris — suintent la tristesse plus copieusement... Je m'y suis donc précipité.

- Vous désirez, monsieur ?
- Une bonne chambre, madame.
- Vous l'avez retenue ?
- Du tout...

L'idée qu'il fût nécessaire de retenir sa chambre en une ville si généralement dédaignée des Parisiens ne m'était pas venue. Souriante, l'hôtesse ouvre un registre qu'elle feuillette, et du bout des lèvres, en personne qui consent à obliger son prochain :

— Je n'ai plus rien ici. Je vous logerai en ville, si vous voulez.

- On peut dîner, en attendant ?
- Certes...

La table d'hôte est envahie. Dans la salle voisine où sont servis les diners par petites tables, une seule est libre. Je m'en empare ; et tout de suite, derrière moi, j'entends rire.

— Qu'est-ce que vous faites ici, vous ?

Celui qui m'interpelle est un de ces "chers amis" du boulevard dont j'éprouve, chaque été, une satisfaction particulière à cesser, pour quelque temps, d'apercevoir la figure "très parisienne" et de serrer la main bienveillante...

— Et vous, qu'est-ce qui vous attire en cette ville triste ?

— Une foule d'attraits, mon cher. D'abord il est très injuste de croire qu'on s'ennuie à Brest. A Brest, il y a un chemin de fer joujou qui vous fera connaître des coins exquis. Si l'on n'a point flâné un peu à travers les ruelles de St-Renan, de Ploudalmézeau, de Lannilis, on ne connaît pas à fond l'âme bretonne. Et puis il y a Plougastel, où B... notre confrère est installé pour quinze jours ; il y a le Conquet, où le peintre S... est allé hier planter son chevalet. Paris nous suit, mon cher...

C'est bien ce qui m'inquiète. Si je m'en allais ?

... Quatre heures. Dans le port du Commerce, à dix pas d'une vieille femme qui trône de petits crabes à l'aide d'une alène de cordonnier, leur basse un bout

de ficelle dans le ventre, et dispose ces amorces au fond de nasses à pêcher la crevette, le Cotentin est sous pression. Le Cotentin est un petit vapeur qui fait deux fois par jour le trajet de la rade au Fret. Des voitures conduisent de là le voyageur, à travers la lande, à Camaret, à Morgat, à Crozon... J'ai sauté à bord du Cotentin.

LE FRET.

Quarante minutes à peine de traversée dans de la brise très douce et du soleil. On accoste au petit môle où vingt voituriers et porteurs hurlent des noms d'hôtels et de pensions de famille, proposent leurs véhicules, tendent les bras à nos bagages. Une main touche mon épaule :

— Elle est bonne, celle-là. Vous allez, je suppose, à Camaret ?

C'est B... le dramaturge qui naviguait à côté de moi sur le Cotentin et que je n'avais point aperçu. Pourquoi B... veut-il que j'aille à Camaret ? Je le lui demande. Il m'explique.

— Je croyais, me dit-il, que vous étiez, comme moi, l'invité d'Antoine. Vous ne devez pas ignorer qu'Antoine est propriétaire d'une villa charmante à Camaret. On y va beaucoup. Vous y trouveriez aujourd'hui des amis à vous ; — et des amies. Venez donc.

Il les nomme, pour me tenter ! Mon parti est vite pris.

— Tous mes regrets, dis-je, on m'attend à Morgat pour dîner.

Et voilà pourquoi je roule en ce moment vers Morgat et ses grottes. Huit kilomètres de route, dans la poussière que soulèvent les automobiles et quelques troupeaux de vaches maigres. Paysage sans grandeur. Des pâturages, de petits champs que cernent des ceintures de pierres. Il y a quelque chose de touchant dans cet amour de la terre, — et d'autant plus passionné, plus jaloux que le coin de terre qu'on cultive est plus pauvre et plus petit. Et mille part, je crois, le paysan ne donne de cet amour une vision plus saisissante qu'en cette Bretagne où l'on voit des fortifications de granit employées à protéger une chèvre qui broute et vingt francs de seigle... Et voici Morgat : un petit parc, une hôtellerie bourgeoise, avec du lierre étalé sur ses façades ; une bonne odeur de verdure mouillée et de varech ; la mer... et, dans la grande douceur de ce crépuscule d'été, des gens en casquettes et souliers blancs paresseusement groupés au bord de la route et qui viennent assister, sans joie, au débarquement des intrus que la voiture du Fret leur amène...

MORGAT.

— Bonjour, monsieur le ministre...

Ça y est ! Il y a un ministre à Morgat ; un aimable homme, du reste, qui détint honorablement, quelques mois, le portefeuille du Commerce et de l'Industrie, et qui est venu fuir ici le contact des parlementaires, des journalistes et de ses électeurs. Il est la première personne que je rencontre en débarquant.

— Rassurez-vous, lui dis-je. Vous ne serez point interviewé par moi. Je suis ici pour essayer d'oublier Paris.

Le ministre rit, ou plutôt il ricane, et je sens comme une pitié dans son ricanement.

— On n'oublie pas Paris comme on voudrait, dit-il. Vous verrez cela tout à l'heure.

Coup de cloche. Foule à table d'hôte ; mais une foule gentille... On se met à table ici sans smoking, et les changements de toilette ne sont point de rigueur pour les femmes. Le vestiaire est encombré de casquettes à carreaux, et c'est un touriste en chemise de couleur qui, de la main, me fait signe :

— Bonjour, Pierre !

Une autre main se dresse, plus loin :

— Bonjour, Paul.

Le ministre avait raison ; on n'oublie pas Paris comme on voudrait. Ceux-ci ne sont point des confrères ; ce sont presque des parents et j'aurai quelque peine à me débarrasser d'eux, car ils m'avaient que leurs femmes s'ennuient en cette solitude, et qu'il était temps que je leur apportasse un peu de gaieté ! Je décamperai demain.

LES GROTTES.

— Vous ne nous quitterez pas sans avoir visité les grottes ?

Le patron m'a si gentiment adressé cette prière que je n'y résiste pas. Je visiterai les grottes ; je les visiterai toutes : celles de Dinan d'abord où me précèdera, sautillant de roche en roche, le long des pentes abruptes, le petit guide boiteux, à figure sale, aux pieds agiles enveloppés de chaussons sans couleur ; et puis les autres, qui font à droite et à gauche de la petite plage deux alignements de cavités noires, et qu'on explore à marée haute, en bateau. De vigoureux gas nous ont portés à bout de bras et versés, l'un après l'autre, au fond des barques ancrées le long de la grève ; et puis nous sommes partis, tout doucement, bercés par le flot ; nous avons rampé sous les arches de pierres mouillées, luisantes, arrondies, qui semblent — ainsi éclairées d'en ne sait quels reflets jaunâtres, livides et rosés — des pièces de triperie suspendues au dessus de l'eau noire... L'un des rameurs énumère : "Grotte des Cormorans, messieurs ; des Normands, de Marie, des Korrigans, de l'Autel..."

Dans chaque barque, il y a un ou deux touristes du genre gai, dont les plaisanteries, d'ailleurs stupides, détournent heureusement les âmes de la peur. Mais j'aimerais mieux avoir un peu plus peur, et sentir un peu plus loin de moi les touristes du genre gai...

DOUARNENEZ.

Je les ai fuies. Une heure et demie d'exquise navigation à la voile, par une brise qui nous couche sur le flot, et voilà l'anse franchie. Des matelots, des mousses, des pêcheurs nous regardent débarquer ; et il n'y en a pas un à qui vienne l'idée de gagner vingt sous en m'aidant à porter mes bagages. Le Breton est un déplorable commerçant.

Cependant, ils ont amélioré leurs hôtels; ce ne sont plus les taudis d'il y a dix ans; et la notion d'une espèce de confort commence à se propager en ces âmes simples.

— N'est-ce pas qu'on mange bien ici ?

J'aurais dû m'y attendre. Mon tailleur m'avait dit, il y a quinze jours : "Je montrerai la Bretagne à ma femme"; et voici mon tailleur, assis en face de moi. Il m'annonce la présence à Douarnenez d'un de ses clients, qui fut mon ami, et avec qui je suis brouillé.

— Il est là-bas, ajoute-t-il, au bout de la table... Il fait semblant de ne pas vous voir ; mais il vous a regardé plusieurs fois.

La mauvaise humeur me gagne ; et je la sens s'aggraver, la nuit venue, au bruit des sabots qui sonnent sur le pavé du bourg, et dont le bruit me scie les nerfs. Certaines villes ont leurs bruits, comme certaines physionomies ont leurs tics. Brest a le beuglement de ses trompes de tramways, qui, déchaîné dix-huit heures par jour, sans une seconde de répit, le long de ses rues noires, affole l'étranger. Douarnenez a le martellement ininterrompu des sabots de ses sardinières et de ses sardinières sur le pavé de ses ruelles... Ce n'est pas un bruit très violent ; c'est une sorte de tambourinage aigu, régulier comme un bruit de machine, implacable, agressif ; un bruit qui empêche de dormir, et qui réveille si l'on s'est endormi, et qui fait qu'on ne se rendort plus... Et puis, l'idée de retrouver demain matin à table d'hôte mon tailleur, sa femme, et un de mes ennemis intimes m'a gâté Douarnenez.

AUDIERNE.

Un seul hôtel. Il est bondé. J'y ai trouvé, dès l'arrivée, mon libraire, un député de mes amis, C..., l'auteur dramatique qui voyage avec une camarade qu'il cache et que ma présence a l'air de gêner un peu, et la petite V... de l'Odéon, qu'accompagne sa mère. On m'a souri. J'ai souri, mais déjà je voudrais m'en aller. Il est pourtant gentil tout à fait, ce petit port avec ses barques aux filets rouges et bleus, ses maisonnettes de granit, sa vieille petite église noirâtre, aux sculptures usées, juchée au faite de ruelles en labyrinthe, où l'on voit trotter, le parapluie sous le bras, de si vieilles femmes en bonnets blancs. Mais pourquoi leurs petites filles jouent-elles au diabolo ? Et combien je préférerais leurs vieux airs d'autrefois à celui de Viens poupoule, que l'une d'elles fredonnait tout à l'heure, en sortant de la messe !

Les Parisiens, eux, écoutaient cela en riant; c'était comme une bonne odeur de chez eux qui leur montait aux narines. Où trouverai-je le coin de terre béni que ne fréquentent point ces gens d'esprit?

RAZ-DE-SEIN.

... La voiture gravit la côte, entourée de petits mendians qui chantent, et, de temps en temps, roulent en tas sur le sou qu'on leur a jeté. On me dit que cet argent, ils l'emploient à acheter de l'alcool et du tabac. Tant pis. Cela ne me regarde pas, et quand je jette un sou dans la poussière, n'est-ce point d'abord à ma conscience de flâneur sensible que je cherche à faire plaisir?

Des pierres, des pierres... Enfin! une vision de solitude, de grande paix sauvage, un peu tragique, malgré la belle lumière de l'été. La Pointe du Raz; là-bas, les deux phares, et la courte ligne noire qui marque à l'horizon la place de l'île terrible: l'île de Sein. Un seul hôtel, au bout du promontoire de roches...

— *C'est beau, hein?*

Mon ami Dubois, le coulissier, a passé son bras sous le mien.

— Je vous guettais, me dit-il. La famille Durand vous avait vu venir, du sémaphore.

— Les Durand sont avec vous?

— Au nombre de huit, mon cher. Nous allons demain à l'île de Sein. Vous en êtes?

PARIS.

Ouf ! Onze heures de chemin de fer ; mais ce sera bien le diable si mes amis viennent me relancer jusqu'ici. Je crois que, pour être tranquille en septembre pendant quinze jours, j'ai trouvé le bon coin...

PIERRE ou PAUL.

Les Livres

[illegible]

La collection des Maîtres Humoristes s'est enrichie d'un nouveau recueil, signé, celui-ci, par Abel Faivre. Nous retrouvons là quelques-uns de ses meilleurs dessins. Il faudrait tout citer : j'en rappellerai seulement quelques-uns, les plus célèbres, D'abord l'*Opération* : sur un lit, le patient, dans une nudité grotesque, douloureux en la résignation affaissée de tout son corps ; en face de lui, le chirurgien, bedonnant, jovial, personnellement désintéressé, exhibe des bras de boucher ; partout des scies, des pinces, des couteaux, à terre, dans les poches de l'opérateur, et jusque sur son oreille. Comme légende :

« Je vous promets que vous ne sentirez rien ; avant de vous couper la jambe, je vous couperai le nez ! »

Et, cet autre, la *Responsabilité*. Un chaos de wagon et de locomotives, émergeant du fossé où le train est venu s'enliser; au premier plan, un cadavre à demi tombé d'un compartiment; en face, le chef de gare s'exclame, stupéfait :

« Et celui-là, qu'est-ce qu'il f...ait dans le compartiment des dames seules ? »

Et cet autre encore, *Emouvant suicide*, que tout le monde se rappelle. Ce bourgeois cossu et correct, le chapeau à la main, confortablement installé en travers des rails, la tête soutenue par un oreiller, consultant sa montre et remarquant avec angoisse :

« Comme le train a du retard ! Pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé ! »

M. Abel Faivre excelle à peindre un certain côté de la laideur contemporaine; car il y a une laideur contemporaine; comme le reste, elle évolue à travers les âges. Les monuments de la caricature en font foi; ils n'accusent pas seulement la tendance propre à chaque artiste, et la particularité de sa déformation visuelle; ils témoignent que chaque époque et chaque peuple a ses tics et ses attitudes qui se traduisent en altérations habituelles. Les trognes béates ou renfrognées, que nous retrace M. Abel Faivre, les horribles maigreurs, où les empatements plus horribles encore de ses nus, ces visages dont l'expression heureuse ou triste sue la médiocrité, tout cela est vrai et tout cela est bien un aspect — pas le seul heureusement — de la vie moderne.

Les légendes de M. Abel Faivre sont toujours amusantes ; il excelle à jouer sur les mots, mais en sachant demeurer dans les limites où le jeu de mots demeure spirituel. On ne saurait en dire autant de tous les humoristes. Certains prouvent, par la faiblesse de leur soi-disant scènes de mœurs, combien il

faut avoir d'esprit pour saisir les ridicules d'une époque, et de talent pour ne pas confondre les difformités de leur dessin avec les déformations de la caricature.

*
*

Jean-Louis de Vénasque a grandi dans une reclusion complète, et, dès son enfance, il s'est bien promis d'aller voir « ce qu'il y a dans les pays qui sont derrière les montagnes. » Maître de sa fortune, libre, n'ayant aucune attache de famille, il vit dans l'obsession de cet inconnu. Il retrouve un camarade de collège, l'ingénieur Ceintras, qui, lui aussi, ne pense qu'à s'évader de l'existence banale de notre vieux monde. Ils font au Pôle Nord, dans un ballon imaginé par Ceintras. L'expédition se prépare dans le plus grand secret ; après des hésitations, après des discussions qui promettent entre eux la plus mauvaise entente, ils partent. Un beau jour, la nacelle se trouve arrêtée par une plaque aimantée. Ils sont au Pôle.

C'est un monde nouveau qui s'ouvre à leur curiosité. Le Pôle est habité. Etrange population d'ailleurs, et qui semble échappée d'un traité de paléontologie. A quel genre appartiennent ces monstres, il est difficile de le déterminer. Ils ont la tête des reptiles, les yeux ronds, sans paupières visibles ; le nez remplacé par deux trous béants ; en guise de bouche, une fente énorme garnie de dents aiguës, et pour menton, des replis de peau flasque. Pour marcher, il s'aident à la fois de membres postérieurs et d'une queue ; leurs bras courts se terminent par de longues mains qui ont l'aspect de tentacules. Et ces êtres sont doués de raison ; ils sont industrieux ; ils construisent des machines et sont « d'extraordinaires électriciens. » N'ont-ils pas démonté le moteur du ballon, pour l'étudier ? Vivant de la pêche, ils demeurent dans des cavernes et ils suppléent au jour que la position polaire leur mesure chichement, à l'aide de la lumière électrique. De puissantes machines leur procurent un jour violacé qui semble les ravir. Et leur civilisation ? Ils sont doux, timides. S'ils accueillent les étrangers sans enthousiasme et semblent se demander ce qu'ils leur apportent, ils n'osent pas résister à leurs violences et se laissent massacrer, sans essayer de se défendre ou de se venger. Habitant dans un espace restreint qui limite les nécessités de la vie, ils limitent aussi le nombre des individus, soit en ne laissant pas éclore tous les œufs, soit en supprimant les vieillards. Ils communiquent entre eux par des susurrements qui sont une forme de la parole. Entre eux et les deux étrangers, les contacts sont difficiles, et les malentendus nécessaires, accrus par des accès de démente des Européens, amènent des drames sanglants. Voilà ce qu'a vu ou cru voir Louis de Vénasque ; ni lui ni son compagnon n'est jamais revenu, et l'on a connu leur aventure par une relation enfermée dans un bidon de fer blanc. Etait-il fou ? et cette démente qu'il attribuait à l'ingénieur, son cerveau n'en était-il pas atteint ? Mystère que l'auteur ne pénètre pas.

M. Charles Derennes n'a voulu ni faire une satire de nos mœurs, ni tracer un programme de régénération sociale. Il se distingue ainsi des écrivains qui ont manié ce genre. Il nous a jetés en pleine fantaisie; mais, outre l'attrait du spectacle qu'il imagine, son livre met en relief ce que devient notre pauvre cerveau, quand nous sortons de notre milieu. Il faut toutes les habitudes de la vie pour nous conserver en équilibre. Les deux héros de M. Charles Derennes en font l'expérience à leurs dépens. Ecrit avec finesse et un parfait souci de la forme, sans que l'intérêt languisse jamais, *le Peuple du Pôle* aura certainement le très vif succès qu'il mérite.

✱
✱ ✱

Ce n'est guère l'usage de présenter ici les auteurs ou les ouvrages étrangers. Je ferai une exception pour



Une passion échevelée

I

— Olfanowitz... Valère Olfanowitz... Je connais ce nom-là... Comment l'ai-je entendu, quand, où, à quel propos ?

Très digne, ainsi qu'il sied à un membre éminent de l'Académie des Sciences morales et politiques, très accort, aussi, très placide, nivelant d'une main la double plate-bande de ses favoris argentés, de l'autre rajustant l'attache de son lorgnon de myope, M. Rodolphe Humelot répondit :

— Ce nom, mon cher baron, vous l'avez entendu partout, il y a quelque dix ans, à propos d'équipées, coups de dés et gogailles.

— L'apostolat de la vie parisienne, d'après nos damoiseaux chaussés de gomme-gutte, cravatés de vert chou, laissa tomber d'entre ses bandeaux grisonnants, Mme Rodolphe Humelot qui, d'une « solide » — voire exagérément solide — éducation départementale, gardait un levain d'aigreur contre Paris.

Quoique sans prétention au faste, le salon des Humelot était muni de sièges plus secourables que ceux de l'Institut dont la pompeuse rhétorique accole une étiquette imméritée à de vétustes meubles d'assez médiocre confort. Dans le fauteuil rembourré avec art (l'art n'exclut pas le crin) où se carrait sa cinquantaine corpulente et barbue, le baron Paul Landoy se recueillait, battait le rappel des souvenirs.

— Dix ans ; déjà dix ans ! Comme c'est vieux, chez nous !... Pourtant, cela me revient... Valère Olfanowitz : un blond, mince, svelte, haut de taille, de fière tournure, et chevelu, chevelu...

— A effacer la gloire d'Absalon ; vous y êtes, ami Landoy.

— Un prodigue Slavon dont la rutilante tignasse flamboyait tour à tour sous les girandoles du club, dans le tohu-bohu des coulisses froufrouantes, sur le tapis du *ring*, parmi les pontes du baccara...

— ...Et le Tout-Paris des premières, compléta, benévole, M. Rodolphe Humelot, bien que, de par ses doctes et laborieuses veillées, il fût un déserteur des représentations théâtrales.

Sur quoi Mme Humelot se remit à épiloguer :

— Le Tout-Paris ! Fétichisme des formules ! Quelques poignées d'oisifs. Une macédoine, opulente ou déca-vée, recrutée à la billebaude, au hasard des saisons. Troupe cosmopolite, jouisseuse, intrigante, adroite à se faufiler aux premiers rangs, que ce soit à l'Élysée ou aux Champs-Élysées, dans les boudoirs ou aux fêtes officielles, sur le gravier du Bois les matins de soleil, sous le plafond du Collège de France les jours de pluie ; l'hiver, rayant d'un soc brillamment astiqué la glace du lac des patineurs, en attendant de l'utiliser pour l'usage interne, au printemps, débitée en sorbets par les estam-nets en vogue.

Elle fit une pause, nullement essoufflée comme on le pourrait craindre après une si copieuse tirade ; et son attitude quêtait l'approbation du visiteur.

— Oui, oui, exact, acquiesça Paul Landoy dont l'hirsute expérience donnait sans barguigner courtoisement raison au sexe imberbe ; il contient, en effet, de tout, le Tout-Paris ; — sauf, peut-être, des Parisiens.

— Spécialement à notre époque où la facilité des communications, l'activité des échanges internationaux élargissent l'idée de patrie ; où la résonnance d'un nom propre, qu'il se termine en *ski*, en *off* ou même en *witz*, n'offusque plus personne, pourvu que le titulaire soit galant homme, femme honnête...

A cette réflexion émise par son savant ami, le baron plissa les paupières, malicieux.

— Galant homme, honnête homme : eh ! voilà le problème.

— Précisément

— Remplit-il loyalement les conditions requises, ce fameux comte Olfanowitz ? Vous m'entretenez de lui comme d'un fiancé possible pour ma fille. Dès lors, examinons.

— J'allais vous en prier.

— Inconsistant, coureur, frivole, viveur incorrigible, invétéré noctambule, et, si ma mémoire est fidèle, ruiné au jeu, par dessus le marché : est-ce véritablement le mari que vous proposez à Manoëlle ?

M. Humelot eut un geste de protestation.

— Permettez, Landoy, permettez ! Vous venez d'esquisser un portrait ressemblant, j'en conviens, mais qui retarde. Nous n'en sommes plus aux bâtons de chaise, il s'en faut. Le comte a grandi. Il avait à peine vingt-cinq ans. A présent, il en a trente-quatre. Il



REPRODUCTION
RIGOREUSEMENT
INTERDITE

est changé du tout au tout : énergique, économe, de goûts tranquilles, de mœurs rigides; un Caton.

— Vous croyez ?

— Patient, persévérant, il s'est créé une situation enviable.

— Tant mieux.

— Mûr pour le mariage, il y aspire en sage déterminé à asseoir sa vie.

De rechef, la dame aux sévères bandeaux intervint.

— Heu ! heu ! est-ce bon teint, ce revirement-là ?

— Loin de moi l'intention d'en révoquer en toute la sincérité absolue, fit le baron Landoy, enhardi dans sa résistance; je me borne à revendiquer mon droit à l'étonnement.

— Au sujet de... ? interrogea Humelot.

— Vous êtes père autant que je le suis. Un peu moins, je l'admets, puisque, vu mon veuvage, j'exerce les fonctions paternelles et maternelles à la fois. Votre Eliane, vous voici deux à la chérir. Je suis seul à choyer Manoëlle; mais, je puis affirmer que je l'aime pour deux. Point de différence, conséquemment. Chacun de nous entoure sa fille unique des mêmes sollicitudes, des mêmes ambitions d'avenir, de bonheur.

— C'est l'évidence indéniable.

— Alors, ce phénix des époux dont vous êtes si empressé à gratifier mon enfant, que ne le réservez-vous à la vôtre, cher ami ?

— A la mienne ?

— Assurément, vous avez un motif ?

— Vous pourriez dire deux.

— Abordons le premier.

— D'autant, mon bon Landoy, qu'il me dispensera d'invoquer le second.

— Soit.

— Ma fille est blonde.

— Bien.

— La vôtre est brune.

— Et puis ?

— Le brun est la couleur préférée de Valère.

— Un vœu ?

— Ne plaisantez pas trop son exclusivisme intransigeant.

— Ajoutons puéril, si vous y consentez.

— Du tout ! Je m'y refuse. La nature a de despotiques instigations. Les germes qu'elle dépose en nous se développent selon le rythme invétéré de lois éternelles. Feuillotez mon *Traité des similitudes et des contrastes* : les principes esthétiques de l'essence la plus subtile sont assujettis à des variations appropriées aux tempéraments.

— Mon excellent Humelot, je rends à votre science l'hommage qu'elle mérite; mais en quoi aimer les brunes signifie-t-il qu'on ne s'éprendra point d'une blonde ? Voyons ! n'êtes-vous pas d'avis qu'en matière de sentiment il y a quelque imprudence à généraliser ?

— Olfanowitz m'a fait sa profession de foi.

— Sans nulle preuve à l'appui. Passons. Je réclame l'exposé du deuxième motif.

— Il a pour base les rapports pécuniaires. Sous la coupole, on ne s'enrichit pas. Au près de la dot de Manoëlle, celle d'Eliane est un fétu. Votre fille satisfaisant à toutes les conditions requises, ai-je eu tort de souhaiter que le comte la vît ?

— Elle ignore qu'elle est en cause.

— Aucune gêne en elle, par conséquent.

— D'ailleurs, lui plaira-t-il ?

— Elle s'en expliquera. Il s'agissait d'organiser une entrevue.

Un dîner entre nous, sans curieux, sans témoins, était le moyen efficace.

— Je m'incline, touché, pénétré de tant de bonté. (Paul Landoy, cordial, serrait les mains de Rodolphe Humelot). Nous interviewerons donc le comte, pour employer l'expression barbare des gazettes. Il me reste à connaître les circonstances de sa conversion.

Humelot leva vers la corniche ses manchettes empesées à boutons de corail.

— Une étrange histoire d'Amérique, fit-il.

— Disons invraisemblable ! réussit à intercaler la revêche Mme Humelot.

— Vous la tenez de lui-même, madame ?

— Mon mari le fréquentait jusqu'ici au dehors; nous le recevons pour la première fois.

— Invraisemblable ou non : extraordinaire, l'histoire ! C'est pour vous la conter que je vous ai demandé d'arriver en avance, baron.

Mais, — soit que la précision dans les calculs ne fût pas la qualité maîtresse de l'érudit écrivain du *Traité des similitudes et des contrastes*, soit que le laps de temps dévolu à la controverse eût excédé ses prévisions, — la porte du salon s'ouvrit, et la vieille servante dont le bonnet breton, avec le tablier à bavette, synthétisaient en le logis tous les prestiges du protocole annonça :

— M. le comte Valère Olfanowitz.

II

De tous points un superbe cavalier, le comte Valère. Des cils épais ombrageant ses yeux bleus les nuançaient de cette expression mélancolique si appréciée des femmes, même de celles qui n'ont pas, avec Byron, soupiré après l'idéale perfection de Manfred. Ses lèvres d'un rouge intense, sous les fines moustaches, se voilaient d'une brume d'or. Son front pâle semblait d'ivoire. Le baron Landoy éprouvait une surprise, néanmoins : autour de ce front sculptural ne s'enroulaient plus les boucles d'autrefois, l'abondante chevelure jadis rejetée en arrière, vers les épaules, dans le désordre d'un caprice inventif.

Une surprise ? — Davantage. — Une déception.

Paul Landoy, naguère homme de sport et de turf, se souvenait du temps où le noble fils de la Slavonie promenait en tous lieux l'orgueil de cette exceptionnelle « tignasse » (rééditons sa trivialité) qui, sur une tête moins altière, eût, certes, été un fardeau encombrant. Drapeau soyeux flottant pour proclamer le respect des traditions, l'attachement au culte des usages seigneuriaux; merveilleuse toison aujourd'hui remplacée par quelques mèches fades parcimonieusement réparties.

Et le baron se remémorait au milieu de regrets croissants la période déjà lointaine où du faubourg Saint-Germain au rond-point de l'Étoile il n'était bal, ni concert, ni raout, sans l'assistance d'Olfanowitz surmonté de son panache blond.

Mais un chuchotement de présen-

tations rendait à la réalité le père

de Manoëlle. Dans la pièce, à la

même seconde, une gracieuse

rafale tourbillonnait :

Eliane et son amie reve-

naient de surveiller

les derniers apprêts

de la table, de ré-

gler le luminaire,

disposer les com-

potiers et arranger

les fleurs. La minu-

te d'après, on s'ins-

tallait autour du

potage fumant.

III

Qu'est-il de plus beau que la jeunesse, de plus jeune que la beauté !





Dans l'intimité de ce repas d'où le vain cérémonial était banni, Manoëlle Landoy mettait sa magnificence de ténèbres étincelantes de feux, Eliane Humelot sa grâce languide d'aurore blanche et rose. Cette brune, cette blonde, c'était l'enchantement d'une radieuse opposition. Impossible, tout à fait, de se ressembler moins. Si le port majestueux de l'une s'imposait, le charme discret de l'autre appelait l'analyse. D'Eliane émanait la sereine fraîcheur des matins vaporeux; Manoëlle dégageait les forces capiteuses de l'astre à son zénith. Quelle différence d'orientations, entre leurs adorables vingt ans!

De l'aveu unanime, Manoëlle éclipsait Eliane.

Pourtant, ô phénomène! c'était Eliane que Valère Olfanowitz regardait; c'était pour Eliane qu'il conversait, se biographiait, scrutait sa conscience, s'épençait en des *mea culpa*, se disséquait au moral, — lorsqu'après les hors-d'œuvre et le haut-barsac se dégourdirent les larynx, s'animèrent les causeries.

Aventures effectivement peu communes, que les siennes, on pouvait l'attester sans exagération. Cela commençait comme du Balzac et cela continuait comme du Fenimore Cooper.

D'abord, Paris, ses séductions, ses gâteries, ses dissipations étourdissantes, la séquelle des parasites, des compagnons de plaisir; la bacchanale en permanence et le vertige des sommets. La chute, ensuite, la retentissante catastrophe, le patrimoine englouti, les désertions autour du naufragé, les dénigrement, les écœurements, les palinodies, les rétractations.

— Brr...! l'apprentissage de la misère, l'humiliation de la dégringolade, l'épouvante des lendemains!

Le baron Landoy compatit :

— Profond, combien profond, dut être votre découragement!

— Véhément votre désespoir! s'apitoya M. Humelot, encore que, à part soi, il se félicitât : la singulière histoire qu'il avait dû supprimer, le héros en personne s'en improvisait l'annaliste.

— Effroyable votre anathème contre la féroce humanité, glapit la dame aux bandeaux poivre et sel, dont l'atrabile était le diapason normal.

Olfanowitz secouait les épaules.

— Non, je ne désespérais point, je ne maudissais pas, ne me lamentais pas. La note dominante de ma désillusion, c'était une irréfrenable aversion pour moi-même, la haine des imbéciles entraînements. Je ne songeais qu'à disparaître : un plongeur dans l'océan d'indifférence des multitudes; le suicide, s'il l'eût fallu. Mais j'étais d'assez bonne trempe. Succomber sans combattre? Aberration! J'acceptais le désastre comme un défi du sort. Je m'en irais. On étouffe, on s'écrase, sur le vieux continent.

— L'univers s'est beaucoup rétréci, philosopha Rodolphe Humelot; l'Europe est une lice où les affamés du tournoi des appétits rompent des lances sans savoir s'ils mordront autre chose que la poussière.

— Aliment médiocre, modula le baron.

— Et, voulut insinuer Mme Humelot, la ressource du retour au pays natal?

Le comte se récria.

— Y exhiber la honte de ma déchéance!

Assis à la gauche de la maîtresse de maison, il obliquait fort galamment vers sa voisine Manoëlle, vers l'éclatant profil méridional. Mais une sorte de déclanchement électrique le repoussait, à son insu, et c'était sur Eliane que se reposait le regard d'Olfanowitz.

— Mon parti était radical, reprenait-il : gagner l'Amérique. Puisque l'ancien monde se disloque, craque sous le carcan, je foulerais les libres espaces. Novice que j'étais! Je ne soupçonnais pas le *cant*, les préjugés, la morgue de New-York. L'appendice capillaire, épave de mes splendeurs, m'était plus précieux dans l'infortune. Il ne me valait pourtant que dédains, cet insigne des vertus antiques de ma race. On m'évinçait, on me tournait le dos. J'étais un original, un loufoque, un roi fainéant, un comte à dormir debout...

Valère souriait. Il ne lui plaisait pas de choir dans les trémolos du mélodrame. Il entendait relater avec l'aimable bonne humeur à laquelle s'adapte le ton des propos de table sa fuite devant la routine des villes, son exode vers le Far-West, où se donnait carrière l'initiative des ingénieurs.

Un gigantesque réseau de chemins de fer, de ponts, de tunnels, refoulait les incursions indiennes. Leur danger, cependant, n'était pas aboli. Toutes les tribus n'avaient pas le cœur lâche. Certaines, même, portaient si loin le génie du guet-apens que la coutume se répandait d'adjoindre aux convois des soldats, du canon. Malheur à qui tombait dans une embuscade d'Apaches, de Cheyennes ou de Youtas! On citait d'eux des cruautés à faire frémir. Aussi, l'appréhension du comte fut-elle terrible, un après-midi où dans le wagon dont il occupait un angle des gens crièrent soudain :

« — Les Peaux-Rouges! Nous sommes perdus! »

Une commotion, un arrêt : c'était le heurt contre un obstacle...

M. Humelot, à cet endroit du récit, décochait à mi-voix, au baron haletant :

— Que vous disais-je, hein?

Paul Landoy ripostait :

— Pristi! cela se corse.

— Notre civilisation les dégoûte, ces guerriers! grommelait Mme Humelot s'ancrant jusqu'à l'impénitence dans son acerbe misanthropie.

Les jeunes filles, elles, se taisaient. Probablement parce qu'elles étaient des jeunes filles, hier encore des enfants, — des enfants obéissants qui laissent parler les grandes personnes, mais qui tout de même ont sur le bout de la langue des syllabes prêtes à s'échapper, qu'ils retiennent timidement, pour observer les convenances ou de peur des répréhensions. Seulement, si docile, leur bouche demeurait muette, leurs yeux étaient loquaces, infiniment; leurs yeux auxquels (il faut être juste) ne s'étendait point l'interdiction : les yeux érébés de Manoëlle Landoy, les yeux paradisiaques d'Eliane Humelot. Surtout, oh! surtout ces derniers. Jamais, jamais, les yeux d'Eliane, si candides, ne s'étaient montrés si bavards.

« — Comme vous m'intéressez, discouraient-ils en leur jargon d'innocence, comme tout ce racontage est captivant, redoutable, créateur de frissons! »





Et lui, le thuriféraire des teints ambrés, des nattes aile de corbeau, lui le contempteur du type scandinave, l'adversaire de la blondeur mièvre d'Ophélie, il se détournait de Manoëlle comme si un abîme d'incompatibilité se fut creusé entre eux, il s'abandonnait à l'attraction d'Éliane, à croire, -- hypnotisme ? -- que quelque incassable fil magnétique les unissait.

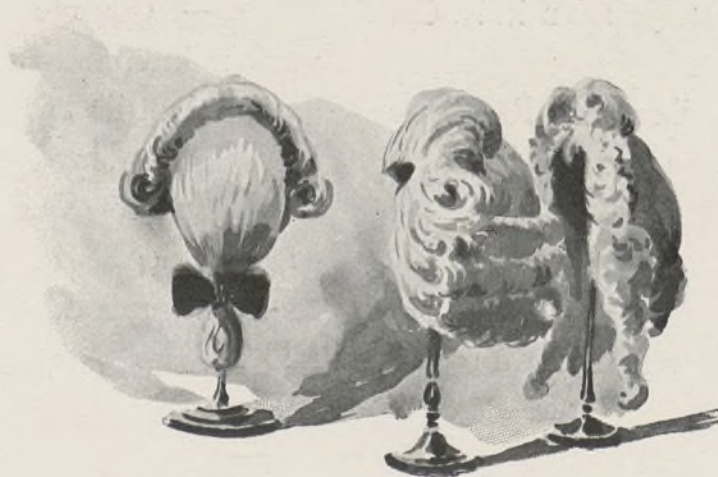
— Occasion peu commune, poursuivait-il, un déraillement au milieu des savanes ! Chacun se hâtait de mettre pied à terre, le *bowie-knife* ou le *bull-dog* au poing ; ou rien du tout, comme c'était le cas pour votre serviteur. La locomotive ahanait ; le tender stagnait, en panne, et le fourgon aux bagages, incliné sur le flanc, et la voiture blindée abritant les miliciens... Le paysage verdoyait, poétique, paraît-il ; mais la nature n'a que l'âme que nous lui prêtons. Je n'avais guère le loisir de pindariser. Je n'apercevais que la troupe sauvage : peaux tatouées, touffes de plumes, pagnes, colliers et mocassins. Ils étaient là une centaine, armés jusques aux dents, s'excitant au carnage, supputant à l'avance la valeur du butin. Et ma coiffure, évidemment, en faisait partie intégrante, car un grand diable à face glabre de révérend clergyman la reluquait avec la convoitise de Dalila contemplant la crinière de Samson... Cependant, à ma gauche, une lutte s'engageait. Je me précipitai : la solidarité a ses devoirs étroits. Je bravais le tomahawk tournoyant au-dessus de ma tête. Je m'imaginais l'esquiver en me courbant. Trop tard ! Une douleur aiguë me taraudait le crâne, et le révérend Dalila ricanait...

Parmi l'angoisse de l'auditoire, il y eut une exclamation.

— Le monstre ! proférait Éliane saisie d'horreur.

Valère esquissa un geste d'insouciance gâtée.

— Ne calomniez pas mon sauveur, mademoiselle ; l'immensité du service qu'il venait de me rendre, je la mesurais à quelques semaines de là... Tandis que je perdais connaissance, notre artillerie dispersait les agresseurs. Le train, renfloué, repartait en avant. A la première station, Omaha, les scalpés recevaient les soins des chirurgiens. Vous pressentez la suite : opération, convalescence et, pour dissimuler les traces du trépan, provisoire recours à un système pileux artificiel. Ce que vous ne sauriez deviner, en revanche, c'est mon affranchissement de l'entrave, la miraculeuse métamorphose du suspect de la veille, du bohème, du déclassé. Je rentrais dans le convenu : la meilleure des conditions de réussite. On ne me ridiculisait plus ; au lieu de se fermer, les portes s'ouvraient au large. Depuis que je ressemblais à tout le monde, tout le monde me prenait au sérieux. Je me régénérerais par le travail. Par des spéculations, je réédifiais ma fortune. Le succès couronnait aveuglément mes efforts. Et quand j'aurai trouvé la compagne qu'attend mon anxieuse impatience, mademoiselle, c'est au révérend Dalila, je vous l'atteste, à lui-même, oui, mademoiselle, que je rendrai grâce une fois de plus.



Pour le coup — le coup de foudre, palsembleu ! — c'était clair. Une déclaration à brûle-pourpoint, publiquement, en pleine table ! De glace pour l'œil de Manoëlle, l'œil de mystère aux chaudes fulgurations, le comte ne cherchait que l'apaisante caresse du regard angéliquement pur d'Éliane, flattée.

Landoy, en lui-même, s'amusait des ahurissements du ménage Humelot. Ah ! ah ! il allait bien, le preux aurolé d'or qui avait voué aux brunes ses éternels encensements ! Ah ! elles étaient robustes, les théories de la loi des contrastes ! Et demain, oui, demain, mettons après-demain, quelle autre stupéfaction, lorsque le candidat bredouillerait l'émotionnante et inévitable requête :

« — Madame, monsieur... Monsieur, madame..., j'ai l'honneur de vous demander la main... la main de mademoiselle votre... votre fille. »

IV

Il ne comprenait goutte à sa passion, l'amoureux, s'en repaissait, du reste, sans éprouver le besoin de comprendre, s'épanchait naïvement dans le sein de Humelot qui tantôt lui parlait d'affinités électives, d'idiosyncrasie intellectuelle, de concordances chimico-physiques ; tantôt s'embarquait en des dissertations sur les fluides attractifs, les atomes crochus et la polarité des sympathies invincibles, — tout un cours fort élégamment abstrait que la Sorbonne n'eût pas manqué de couvrir d'applaudissements.

Le trimestre des fiançailles fut exquis, selon l'usage. Le futur fit sa cour, le cœur extasié. Il s'enivrait de la vue de sa promise, des chastes rougeurs du visage de madone, des capricieuses ondulations de ce flave diadème qui faisait Eliana pareille à Cérès. La veille de la cérémonie, elle le prit à part ; et, la physionomie grave, l'accent un tant — et solennel :

— Valère, j'ai des scrupules ; je vous dois un aveu.

— Vous, ô mon adorée !

— A l'éluder, il y aurait abus de confiance. Ce chignon jaune que vous avez la bonté d'admirer est authentique dans la proportion des deux tiers seulement. Hélas ! Valère, j'ai sacrifié aux faux dieux. Le surplus vient de chez Loiselin.

— Le perruquier célèbre pour son trafic avec les États-Unis ?

Le comte, machinalement, répéta :

— Les États-Unis... l'Amérique... ah !

Il se frappait le front.

— Trait de lumière !... Éliane, je vous quitte un instant : le temps d'élucider les origines d'un prodige.

Il s'élançait vers le palier, sauta dans son automobile

— Chez Loiselin, carrément, rondement !

Puis, à destination :

— Vous avez pour cliente Mlle Humelot. D'où viennent les crêpes que vous lui avez fournis !

On feuilleta le registre des provenances.

Le registre disait :

« N° 23.967. — Acheté par agent, d'un chef indien, wigwam à la limite du territoire d'Omaha. »

V

Lorsque, au seuil de la mairie, il eut tout appris de son gendre, le beau-père se pencha vers Mme Humelot, confidentiel :

— Il aime en notre fille une fraction de lui-même ; il savoure la joie d'avoir reconquis ses cheveux.

Et la pessimiste moitié de l'auteur du *Traité des Similitudes*, avec la pointe d'amertume dont elle se servait comme les sicaires de leur stylet, conclut :

— L'égoïsme est au fond de tous les actes humains.

A.-J. DALSÈME.



Au Congrès de La Haye

Les Délégués Sud-Américains

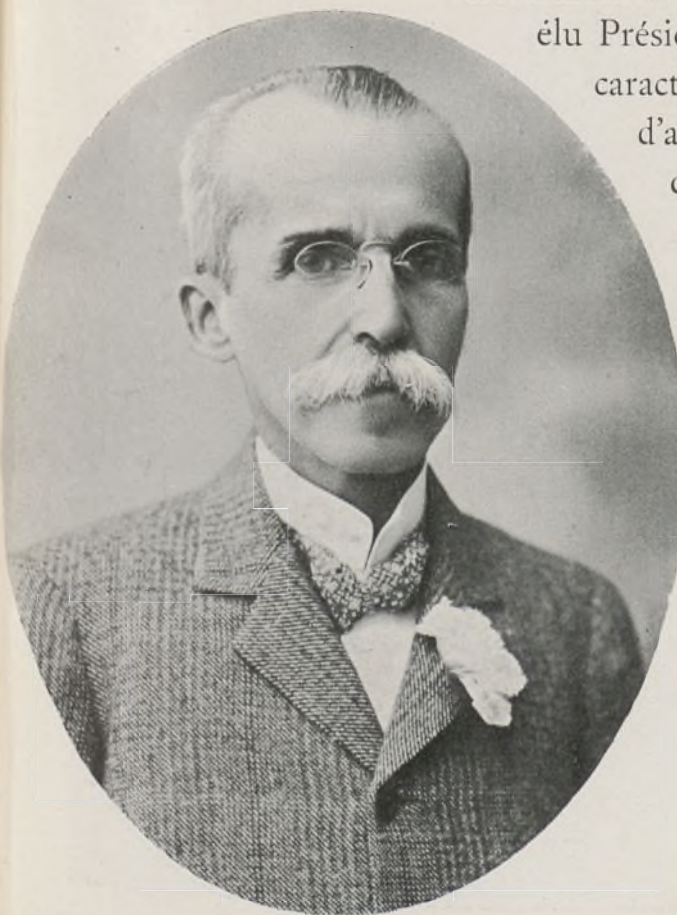
Monsieur JOSÉ BATLLE Y ORDOÑEZ, délégué de l'Uruguay au Congrès de la Haye, est le seul ancien chef d'Etat Sud-Américain qui siège dans cette assemblée où toutes les nations sont représentées. Bien qu'originaire d'une très ancienne famille de l'Uruguay, issue elle-même d'une noble famille espagnole, M. Batlle y Ordoñez a toujours montré des goûts et des inclinations modestes, ce qui explique sans doute ses tendances libérales. Sur ce point M. Batlle n'a jamais varié : Dans la presse, où il apporte depuis sa jeunesse tout l'effort d'un esprit vigoureux et opiniâtre, comme à la tribune du Parlement, où il a lutté avec acharnement pour faire accepter ses idées, M. Batlle est resté toute sa vie fidèle à ses principes et à ses convictions démocratiques. Bien qu'il n'ait pas eu, au cours de sa carrière, l'occasion de rentrer au gouvernement, il a pris néanmoins une des parts les plus actives dans l'œuvre de législation de son pays.

Après environ vingt-cinq années de luttes continuelles contre le militarisme sectaire, dans des campagnes mémorables où, par la plume et par l'épée, son courage et son ardent libéralisme purent se manifester au grand jour, M. Batlle fut élu Président de la République. Son caractère de polémiste et d'homme d'action intrépide faisait craindre, même à ceux qui avaient combattu à ses côtés, qu'il n'apporterait pas au pouvoir toute la modération et la prudence qu'exigeaient les circonstances. M. Batlle se trouvait en face d'une situation des plus délicates. Il s'en tira tout à fait à son honneur. Qu'il eût à résoudre des problèmes d'ordre politique ou constitu-

tionnel, ou qu'il eût à démêler les embarras d'ordre financiers que le destin remit entre ses mains, il apporta à la solution de ces questions une énergie et un tact tels qu'ils ont fait M. Terry, ancien ministre de l'Argentine, s'écrier : « L'Amérique du Sud doit désirer pour son bonheur avoir toujours des présidents comme M. Batlle. »

M. ROQUE SAENZ PEÑA, premier délégué de la République Argentine à la conférence de La Haye, est l'une des personnalités les plus considérables de son pays. Issu d'une famille illustre, et doué des plus rares qualités d'intelligence et de caractère, il a apporté dans toutes hautes et délicates fonctions qu'il a remplies un esprit plein de ressources, une érudition vaste et solide, et une conscience ferme et droite. Qu'il prenne la parole au Parlement ou en réunion publique, ou qu'il soutienne ses opinions dans la presse, partout sa supériorité d'intelligence s'impose et le place au tout premier rang. Son éloquence est tranquille et fine. Il emploie l'ironie d'une façon habile et légère, avec parfois une certaine pointe de plaisanterie qui ne s'écarte jamais des limites de la plus exquise urbanité. Sa carrière a été des plus brillantes : président de la

Chambre des députés de Buenos-Aires, sénateur, ministre des affaires étrangères, ministre plénipotentiaire dans l'Uruguay, ministre plénipotentiaire au Congrès international de Washington de 1890, délégué au Congrès des juristes de Montevideo, et élu vice-président de cette assemblée, membre de l'Académie des lettres et de philosophie de Buenos-Aires, membre de l'Académie de droit du Pérou, membre



M. RUY BARBOSA, DÉLÉGUÉ DES ETATS-UNIS DU BRÉSIL



M. JOSÉ BATLLE Y ORDOÑEZ, DÉLÉGUÉ DE L'URUGAY



M. ROQUE SAENZ PEÑA, DÉLÉGUÉ DE L'ARGENTINE



M. LUIS MARIA DRAGO, DÉLÉGUÉ DE L'ARGENTINE

correspondant de l'Académie de jurisprudence, etc. partout il joua un rôle éminent et conquît l'estime de ses collègues comme de ses compatriotes. N'oublions pas le trait de pur désintéressement et de respect filial qu'il montra en une solennelle circonstance quand, son élection à la présidence de la République Argentine étant assurée, il retira sa candidature et fit triompher celle de son père. On prononce à nouveau son nom pour la future élection présidentielle. Au congrès des juristes de Montevideo, sa connaissance approfondie des questions de droit pénal le fit désigner comme rapporteur, et ses travaux sur le Droit international privé attirèrent l'attention des spécialistes en la matière. Mais c'est au premier congrès panaméricain de Washington, en 1890, qu'il s'est particulièrement distingué en se faisant l'éloquent défenseur de l'indépendance économique de l'Amérique du Sud. Il sut montrer combien les intérêts de l'Amérique du Sud étaient nettement distincts de ceux de l'Amérique du Nord, et fit ressortir l'avantage qu'avaient les nations sud-américaines à continuer et à développer leurs rapports commerciaux avec l'Europe, à laquelle les rattachaient tant de traditions, tant de liens indestructibles d'origine, de langue, de pensée, de civilisation communes. C'est en Europe, expliquait-il, que les nations de l'Amérique du Sud écoulent la plus grande partie de leurs produits, et c'est d'Europe qu'elles reçoivent non-seulement les capitaux et les émigrants qu'il leur faut pour mettre en valeur leurs richesses inexploitées, mais encore toutes les lumières et les inspirations qui fécondent la pensée et enrichissent le savoir humain. A la deuxième session, M. Saenz Peña combattit le projet de Zollverein panaméricain, contre les délégués de l'Amérique du Nord, MM. John B. Henderson et Charles R. Flint, dans un discours mémorable. A la formule de la doctrine de Monroe : « l'Amérique aux Américains », il répliqua par une devise condensant sa pensée et symbolisant une politique plus large et plus généreuse : « l'Amérique latine à l'humanité ! »

M. RUY BARBOSA, premier délégué de la République des Etats-Unis du Brésil, vice-président du Sénat à Rio-de-Janeiro. Publiciste éminent, jurisconsulte profond, orateur d'une rare correction, il a exercé et il exerce encore l'influence la plus décisive sur les esprits et sur la politique de son pays. Il a travaillé sous l'Empire à l'abolition de l'esclavage et au développement de l'instruction publique. Son influence s'est encore exercée davantage depuis la proclamation de la République, où il a été membre, puis vice-président du gouvernement provisoire et, plus tard, sénateur au Congrès fédéral. L'un des auteurs de la constitution républicaine, il en est encore l'un des plus ardents défenseurs. Les mérites de M. Ruy Barbosa s'enveloppent chez lui d'une modestie excessive. Courtois à l'extrême, doué d'une très haute intelligence, d'une vaste instruction générale, il fait grand honneur au Brésil, qu'il va représenter à la Conférence de la paix, à La Haye, comme ambassadeur extraordinaire et plénipotentiaire en mission spéciale auprès de S. M. la reine de Hollande.

M. EDUARDO F. S. DOS SANTOS LISBOA, délégué du Brésil, est un diplomate de carrière, dont la famille a fourni des amiraux et des ambassadeurs. Il a exercé les fonctions de secrétaire dans plusieurs légations du Brésil en Europe et a été pendant longtemps le premier secrétaire de la légation du Brésil à Londres, sous la direction

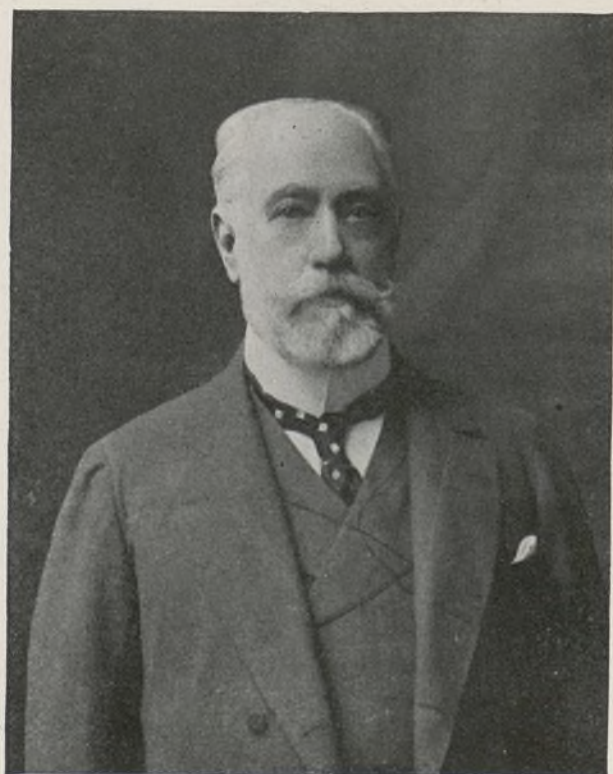
de M. Souza Correa. Nommé ministre en Bolivie, il y a rendu des services éminents à son pays dans les négociations du traité conclu entre ce pays et le Brésil pour la délimitation du fameux territoire de l'Acre. Envoyé depuis à Lima, il y a de nouveau su résoudre avec avantage des questions de frontière très délicates pendantes entre le Pérou et sa patrie. D'un tact exquis, d'un esprit très souple et très agréable, M. Lisboa, qui parle plusieurs langues avec une rare correction, est un homme du monde et un diplomate accompli. La vivacité de son intelligence, son ardeur au travail lui méritent la plus haute estime de M. le baron de Rio-Banco, le ministre des affaires étrangères dont la gestion a donné au Brésil tant de relief dans ses rapports internationaux.

M. LUIS MARIA DRAGO, délégué de l'Argentine, est une des personnalités les plus en vue de la conférence. Jeune encore, M. Drago a déployé une activité brillante dans les carrières les plus diverses. Juge en cour d'assises, conseiller d'Etat, député, ministre des affaires étrangères, professeur de droit civil à l'université de Buenos-Aires, il a composé aussi de remarquables ouvrages. M. Drago s'était déjà acquis dans l'Amérique du Sud une solide réputation de juriste et d'homme d'Etat lorsque la doctrine de droit international qu'il émit à l'occasion du conflit vénézuélien attira sur son nom une célébrité universelle. On se souvient qu'en décembre 1902, l'Allemagne, l'Angleterre et l'Italie firent de concert une démonstration navale au Vénézuéla pour exiger le paiement différé des coupons échus possédés par leurs nationaux. Les alliés bloquèrent plusieurs ports de la côte et débarquèrent des troupes. Cette occupation militaire qui, en principe, ne devait être que temporaire, risquait fort d'être définitive, et cette supposition était d'autant moins téméraire qu'on en connaissait des précédents, comme l'occupation de l'Egypte par les Anglais et les empiètements dont le Vénézuéla lui-même avait eu déjà à souffrir sur la frontière de la Guyane anglaise.

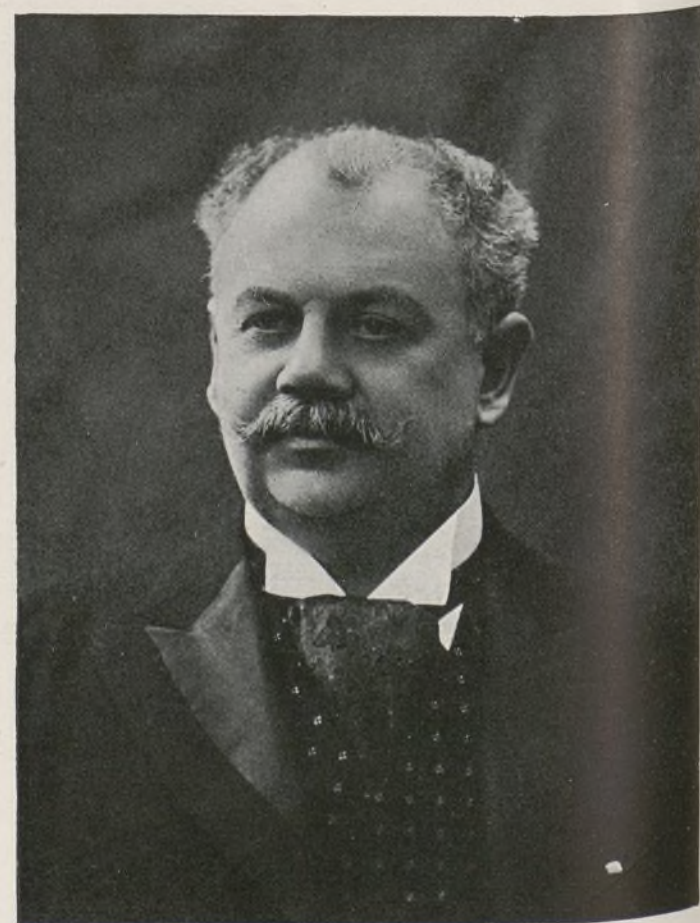
Si, des puissances européennes à la suite d'emprunts publics émis en Europe s'arrogeaient le droit d'occuper militairement des territoires dans l'Amérique du Sud, en cas de non paiement des intérêts la voie serait ouverte à toutes les invasions et à toutes les conquêtes. Trop faibles encore pour résister aux grandes puissances européennes, les nations de l'Amérique du Sud n'ont d'autre garantie de la tranquillité internationale que leur isolement géographique. Du reste, d'autres raisons aggravaient encore l'inquiétude générale en 1902. Certains Etats européens ayant une surabondance de capitaux et de population jetaient des regards du côté de l'Amérique du Sud. On en a des preuves irrécusables dans des documents contemporains bien connus aujourd'hui, et auxquels la haute situation politique de leurs auteurs donne une importance capitale. C'est ainsi que le duc d'Argyll, beau frère de M. Edouard VII, méconnaissant le vif esprit d'indépendance qu'on a dans l'Argentine, écrivait, après en avoir vanté les merveilleuses richesses naturelles, que dans ce pays tout était admirable, sauf les hommes, et qu'il en serait ainsi tant qu'il ne serait pas une colonie anglaise. On se demande ici ce qu'il faut le plus admirer de tant d'ignorance ou de tant de naïveté ! L'esprit de conquête qui régnait à ce moment n'était que trop évident. M. Drago, alors ministre des affaires étrangères de la République Argentine, lui fit une résistance vigoureuse. La dé-



M. CARLOS CONCHA, DÉLÉGUÉ DU CHILI



M. DOMINGO GANA, DÉLÉGUÉ DU CHILI



M. SÉBASTIAN B. DE MIER, DÉLÉGUÉ DU MEXIQUE



M. JUAN P. CASTRO, DÉLÉGUÉ DE L'URUGUAY

monstration navale faite par l'Angleterre, l'Allemagne et l'Italie sur les côtes du Venezuela était contraire à la doctrine de Monroe : telles furent les instructions envoyées par M. Drago au ministre de la République Argentine à Washington en vue d'appeler l'attention du gouvernement des Etats-Unis sur les affaires vénézuéliennes. La note de M. Drago, sans excuser aucun désordre financier, établissait qu'il est contraire au droit international de contraindre un Etat à payer les intérêts de sa dette par une occupation territoriale ; qu'une nation indépendante, en émettant des titres de

rentes, ne fait qu'user de son droit de souveraineté, et que cette souveraineté doit rester entière et intangible à l'égard des particuliers, possesseurs de titres, fussent-ils étrangers ; que si, pour une raison ou pour une autre, les intérêts des titres tardaient à être payés, il restait aux créanciers le recours légal devant les tribunaux du pays ; mais qu'en aucun cas, la souveraineté d'un Etat indépendant ne pouvait être atteinte ni confisquée en garantie de sa dette. Outre cette thèse juridique la note de M. Drago exposait les néfastes conséquences politiques qu'entraînerait au point de vue international la reconnaissance faite aux nations européennes d'un droit de contrainte par occupation territoriale, ainsi que le fréquent prétexte qu'elles y trouveraient pour satisfaire leurs appétits de conquêtes.

M. JUAN P. CASTRO, délégué de l'Uruguay, est actuellement envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire en France et Belgique. Il est originaire d'une ancienne famille qui a fourni des hommes d'Etat. Fidèle à une vocation traditionnelle, M. Castro s'est de bonne heure destiné à la politique et y a dirigé toutes les forces de son esprit. Récemment il était Président du Sénat et à la dernière élection présidentielle son nom fut prononcé pour cette haute magistrature.

Tout porte à croire qu'à la prochaine élection il reviendra au scrutin. Comme avocat, M. Castro occupe une position importante au barreau de Montevideo, et son talent est non moins apprécié à Buenos-Aires. Il a été professeur de droit civil à l'Université de Montevideo et a publié des ouvrages, que les critiques sud-américains et européens tiennent en grande estime. La rare distinction de sa personne, la culture raffinée de son esprit et sa vaste et profonde érudition le placent sans contredit au premier rang dans le corps diplomatique résidant à Paris.

M. CARLOS CONCHA, délégué du Chili. — Dans un congrès où toutes les races et toutes les civilisations sont brillamment représentées, le Chili ne pouvait faire un meilleur choix qu'en déléguant M. Carlos Concha. Outre qu'il appartient à l'une des plus anciennes et des plus grandes familles du pays, son rôle et son influence politique sont des plus considérables. Pendant plusieurs législatures, il fut le leader du parti conservateur et deux fois ministre de la guerre. Mais où il put le mieux développer ses qualités d'homme d'Etat, ce fut comme ministre du Chili

FIGARO ILLUSTRÉ

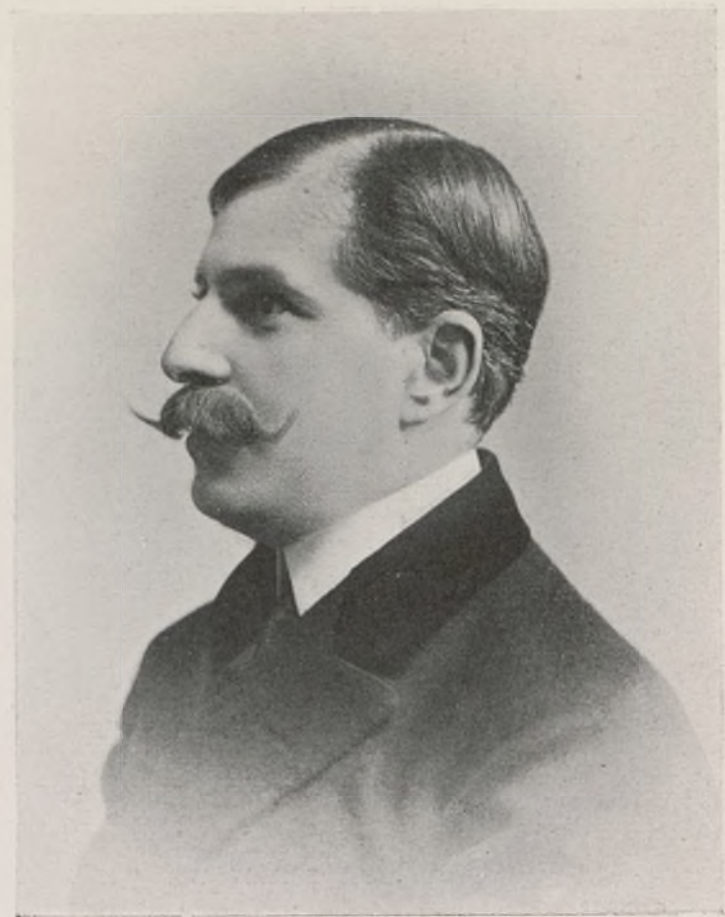
à Buenos-Aires, où il se trouva bientôt en présence d'une situation des plus graves. Les rapports entre le Chili et l'Argentine étaient des plus tendus et une conflagration était imminente. De chaque côté des Andes, l'opinion publique était surexcitée. Il ne fallait qu'une étincelle pour faire éclater la guerre et mettre aux prises deux nations également animées d'un ardent patriotisme et prêtes à faire tous les sacrifices au sentiment national. M. Carlos Concha fut l'un des hommes de cette situation critique. Il sut, dans la mesure que commandait la gravité des circonstances, allier une fermeté inébranlable à une prudence réflé-

chie, parler et agir d'une manière toujours courtoise et digne, se montrer aussi jaloux de l'honneur et des intérêts de son pays, que respectueux de ses adversaires et de leur sentiment patriotique. C'est grâce à ce rare mélange d'énergie persévérante, de sang-froid et de tact, qu'il put éviter les froissements, ménager les susceptibilités de l'amour-propre, faire ajourner les décisions extrêmes, et préparer l'apaisement et l'entente finale. Quand on pense à ces jours d'angoisse, où l'on était toujours à la veille d'une guerre qui eût été désastreuse pour toute l'Amérique du Sud et dont l'Europe aurait ressenti si nettement le contre-coup dans ses intérêts engagés là-bas, on est frappé d'une profonde admiration pour les rares qualités d'intelligence politique déployées par un jeune homme de trente-cinq ans, qui eut à assumer la plus glorieuse, mais la plus lourde des tâches qui puisse incomber à un diplomate. La crise terminée, la République Argentine a rendu hommage à l'habileté et à la loyauté du négociateur qui avait tant contribué à dissiper les malentendus entre les deux grandes nations sœurs et à faire naître une paix compatible avec la dignité de

chacune d'elles. Cette difficile mission, qui dura quatre ans, terminée, il rentra dans son pays dont la reconnaissance se manifesta par toutes sortes d'honneurs, et notamment en l'envoyant au Congrès national comme député de Santiago, la capitale et le centre intellectuel du Chili.

M. DOMINGO GANA, délégué du Chili, est le doyen des diplomates chiliens. Il joint aux titres exceptionnels d'une carrière remarquable l'avantage d'une longue expérience des affaires internationales. Pendant longtemps il remplit les fonctions de sous-secrétaire d'Etat aux affaires étrangères, puis il fut nommé ministre plénipotentiaire au Brésil. De là il fut envoyé à Berlin, puis à Washington où il revint une autre fois. Il est actuellement ministre du Chili à Londres. Il jouit dans son pays de la plus haute considération en sa double qualité de diplomate et d'homme du monde accompli. Il a laissé parmi ses collègues du corps diplomatique le renom d'un esprit finement cultivé. Si le Chili élève au rang d'ambassade la légation de Washington, ce poste de haute importance sera certainement confié à M. Gana, comme récompense d'un mérite éminent et d'une longue suite d'excellents et brillants services.

M. CARLOS RODRIGUEZ LARRETA, délégué de l'Argentine, bien que jeune,



M. CARLOS RODRIGUEZ LARRETA, DÉLÉGUÉ DE L'ARGENTINE



M. MARCELAINO VARGAS, DÉLÉGUÉ DE LA COLOMBIE



M. MANUEL SANGUILY, DÉLÉGUÉ DE CUBA



M. S. PÉREZ TRIANA, DÉLÉGUÉ DU SALVADOR

occupe déjà une haute situation sociale et politique dans l'Argentine. A l'Université de Buenos-Aires il se fit remarquer par son application à l'étude, son intelligence vive et brillante. La médaille d'or de l'Université lui fut décernée. Il a laissé à ses maîtres et ses camarades d'études la réputation d'un homme d'élite. Dans la vie, il tint les promesses qu'avaient données de ses brillantes études. Il prit une part active dans la presse à toutes les controverses sociales ou politiques qui ont agité l'Argentine et se fit si bien remarquer par la précoce maturité de son esprit et la vigueur de son intelligence que le Président Quintana, qui savait discerner le mérite des hommes, l'appela au gouvernement comme ministre des Affaires Etrangères. Ce choix, tombant sur un homme de trente cinq ans, est le plus bel éloge qu'on puisse faire de M. RODRIGUEZ LARRETA, en le présentant à ses collègues de La Haye.

M. AUGUSTO MATTE, délégué du Chili, a travaillé depuis sa jeunesse à l'organisation constitutionnelle du Chili. Rompu aux questions financières, il fit ses débuts au gouvernement comme ministre des finances. Il fut à plusieurs reprises député et sénateur, puis ministre des affaires étrangères, ensuite ministre du Chili à Paris. Il est actuellement ministre du Chili à Berlin. C'est un homme à idées très élevées, d'un savoir net et précis, animé d'un amour éclairé pour son pays.

SEBASTIAN B. DE MIER, délégué du Mexique. — Envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire en Angleterre en 1899, M. Sebastian B. de Mier passa l'année suivante à l'exposition universelle de Paris en qualité de commissaire général du Mexique. Envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire en France en 1901, le gouvernement mexicain le désigna bientôt comme envoyé spécial au couronnement du roi Alphonse XIII d'Espagne, puis l'envoya en Perse en 1903, avec une mission spéciale. M. Sebastian B. de Mier est Grand officier de la Légion d'honneur, et décoré des principaux ordres étrangers.

GONZALO A. ESTEVA, délégué du Mexique. — Député au Congrès de l'Union pendant plusieurs législatures, membre de la Société de géographie et de statistique de Mexico, fondateur, directeur et propriétaire du journal « El Nacional ». Envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire en 1898, il a poursuivi sa carrière de délégué du Mexique au cinquième congrès international pour la protection de la propriété industrielle, réuni à Turin, en 1902, et l'a couronnée comme président de la délégation du Mexique au congrès de sciences historiques, célébré à Rome en avril 1905, puis comme chef de la délégation mexicaine au congrès postal universel de Rome, en 1906.

FRANCISCO L. DE LA BARRA, délégué du Mexique, avocat, envoyé avec pleins pouvoirs

par le Mexique pour négocier et signer le traité d'amitié, de commerce et de navigation avec les Pays-Bas et le traité d'extradition avec l'Italie. Avocat-conseil du ministère des affaires étrangères en 1898; député au congrès de l'Union, de 1891 à 1896; membre de l'Académie mexicaine de législation et jurisprudence, (dont il fut le délégué au congrès juridique ibère-améri-



M. CLAUDIO PINILLA, DÉLÉGUÉ DE LA BOLIVIE

cain, réuni à Madrid en 1892), membre honoraire de l'Académie royale de Madrid, il a été délégué du Mexique au congrès international américain convoqué par la république de l'Equateur; puis envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire auprès des républiques sud-américaines du côté de l'Atlantique en 1902, et de la Belgique et des Pays-Bas en 1904; enfin, premier délégué du Mexique à la troisième conférence américaine de Rio-de-janeiro, en 1906.

M. ANTONIO S. DE BUSTAMANTE, président de la délégation de Cuba, professe depuis de longues années le droit international public et privé et le droit politique à l'université de La Havane; il a publié, sur ces points, des ouvrages de grande valeur, entre autres *l'Ordre public international* et *le Droit international privé* qui sont au programme de plusieurs universités espagnoles et américaines. Son étude est la plus importante de La Havane et il figure comme avocat au premier rang du barreau cubain. Indépendant en politique, il a été élu sénateur pour la province de Pinar del Rio, lors des premières élections générales, et il occupe au Sénat le siège de président de la commission des affaires étrangères. Membre de l'Institut de droit international, c'est un grand orateur et l'une des figures les plus saillantes du monde latino-américain.

M. MANUEL SANGUILY, délégué de Cuba. — Le nom de M. Sanguily rappelle les guerres de l'Indépendance de Cuba. Alors colonel, il étonna pendant dix ans les Espagnols par ses exploits. La campagne terminée, il continua une opposition irréductible, et émigra. Pendant la deuxième guerre, il représenta, il appuya auprès de l'étranger les révolutionnaires de son pays. Membre de la dernière assemblée révolutionnaire, il fut proclamé délégué par la province de la Havane à l'élection des membres de la Convention chargée d'élaborer la Constitution et ce fut lui qui en réalité dirigea les débats. Depuis, il a représenté comme sénateur la province Matanzas, et a été élu, à l'unanimité, président du Sénat; la révolution d'août terminée, il fut porté candidat à la présidence de la République. M. Sanguily est de plus un grand écrivain, un sociologue, un orateur. Les intellectuels de Cuba l'ont dans la plus haute estime. Il jouit d'une très grande popularité, et on le désigne à nouveau comme candidat à la présidence de la République.

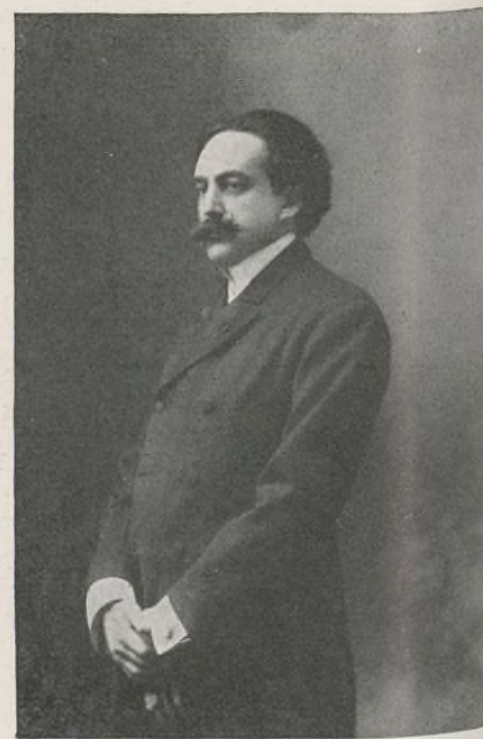
M. GONZALO DE QUESADA, délégué de Cuba, le disciple préféré de Martí, l'apôtre de la liberté cubaine, a pris part, dès sa jeunesse, au mouvement séparatiste. Il a depuis successivement occupé les postes de secrétaire de la délégation cubaine à Washington et de chargé d'affaires, et fut nommé délégué pour la province de Pinar del Rio à la réunion de la Convention. La République a récompensé ses services en le nommant ministre plénipotentiaire aux Etats-Unis, où il s'est fait remarquer par son intelligence et son habileté. M. Quesada a égale-

ment représenté son pays dans la conférence réunie l'année dernière à Buenos-Aires. C'est, de plus, un écrivain distingué et un orateur éloquent.

MARCELIANO VARGAS, délégué de la Colombie, Docteur en droit et professeur de sciences politiques, pratiqua d'abord pendant plusieurs années, dans un des meilleurs et principaux cabinets d'avocat du pays, puis vint tenir la chaire de droit à l'Université



M. ANTONIO S. DE BUSTAMANTE, DÉLÉGUÉ DE CUBA

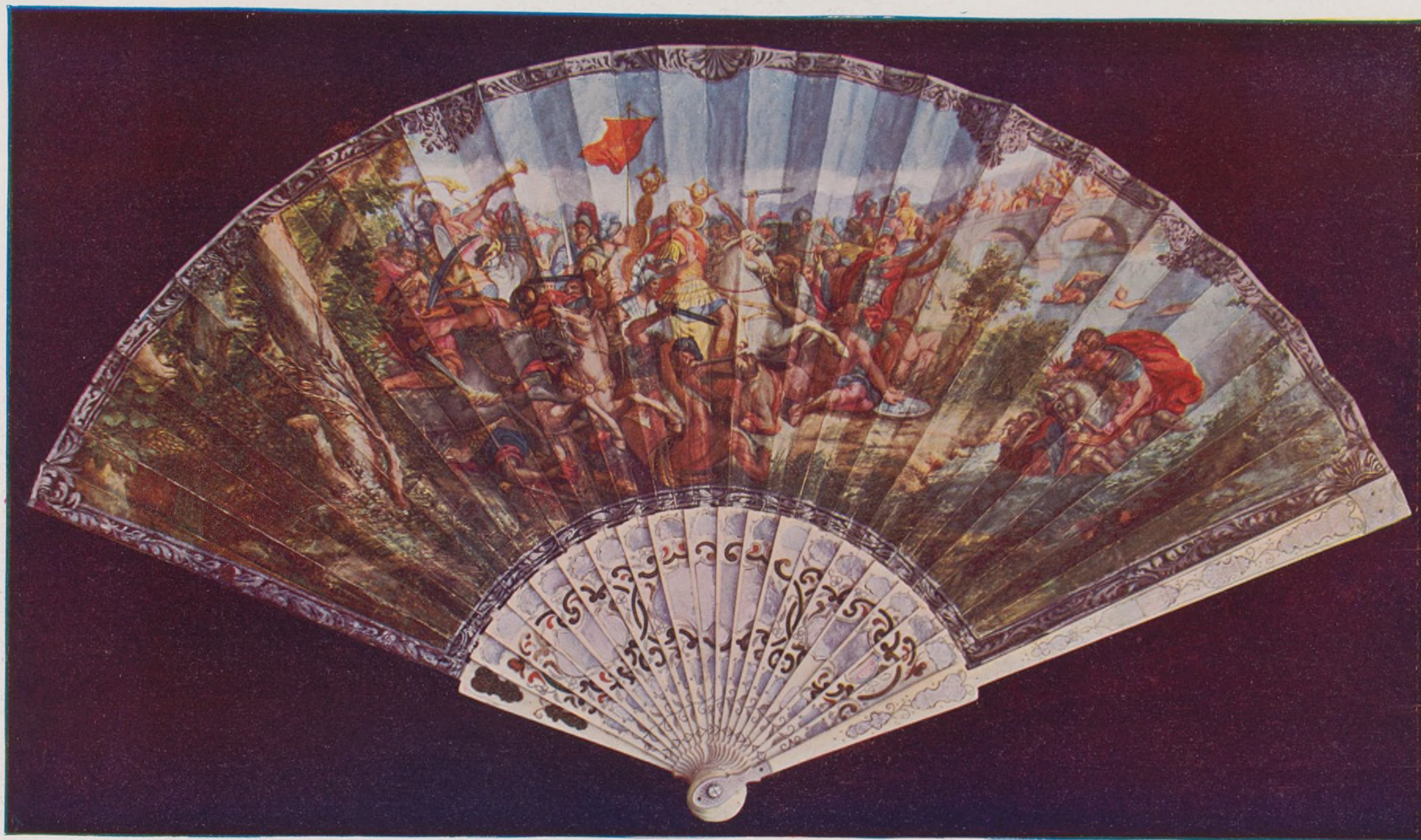


M. GONZALO DE QUESADA, DÉLÉGUÉ DE CUBA



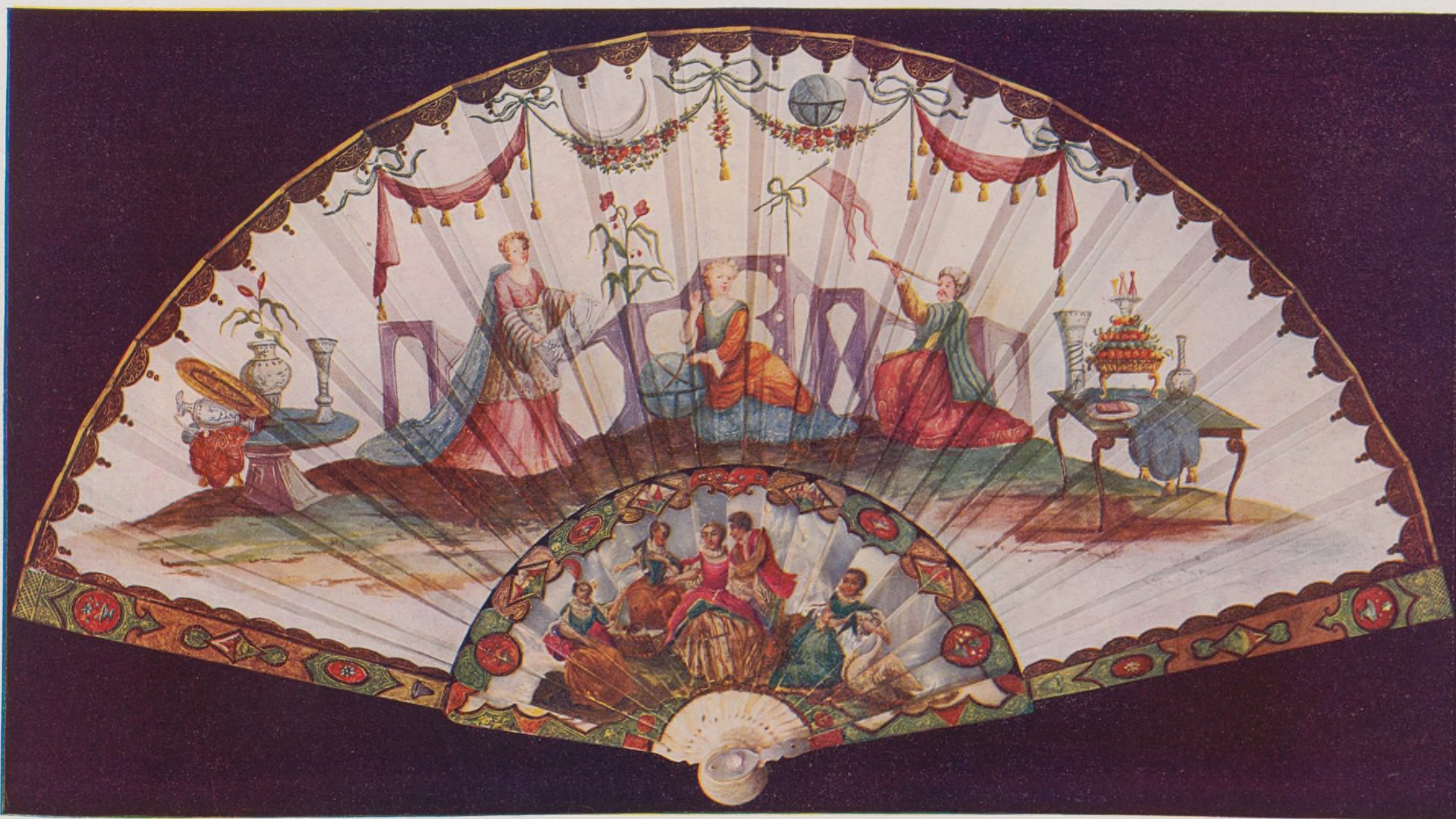
M. GONZALO A. ESTEVA, DÉLÉGUÉ DU MEXIQUE

Ayuntamiento de Madrid



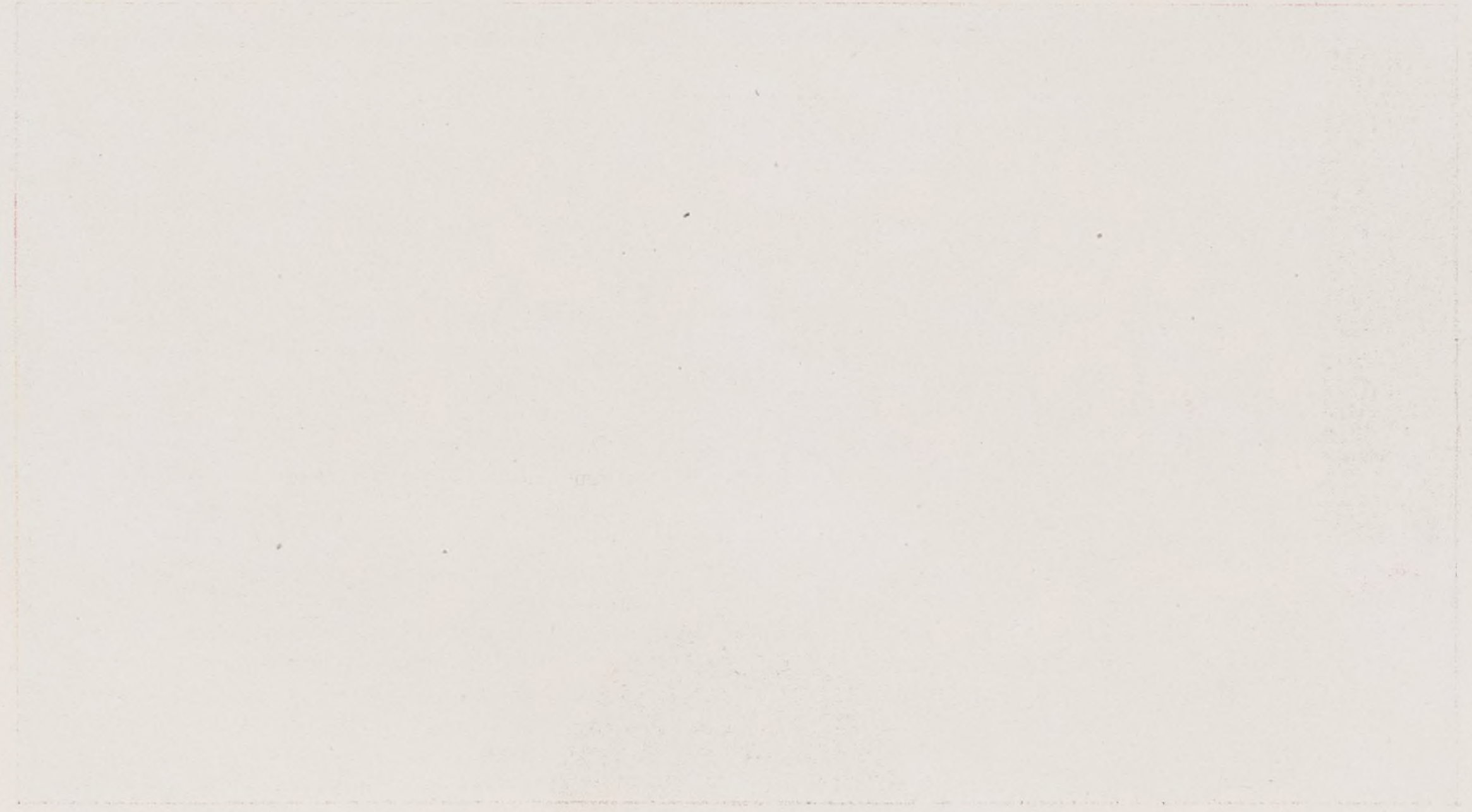
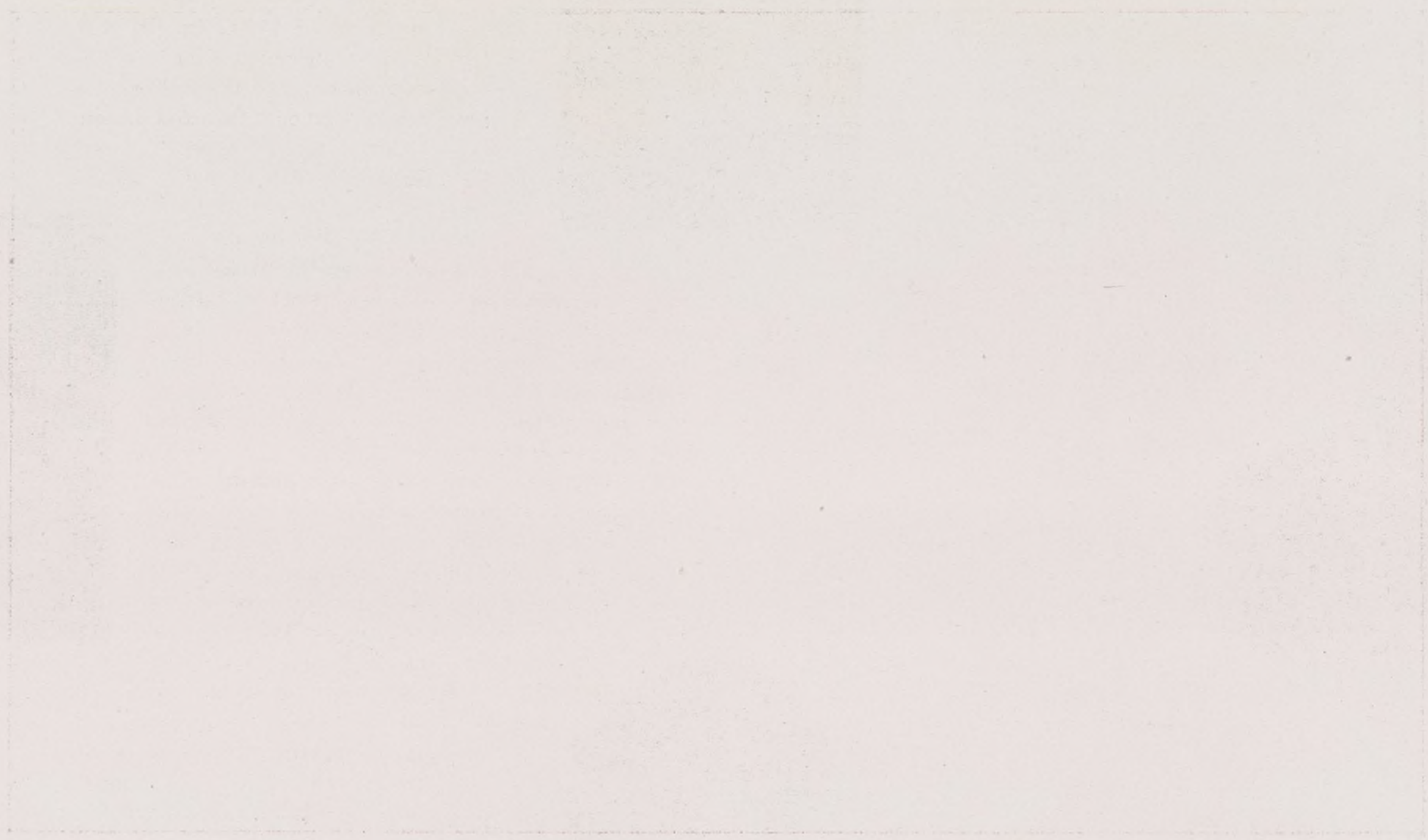
Reproduction interdite

MONTURE: IVOIRE INCRUSTÉ DE NACRE ET CLOUTÉ D'ARGENT
Feuille: Aquarelle sur peau. — CÉSAR.



Reproduction interdite

MONTURE: NACRE PEINTE AU VERNIS
Feuille: Gouache sur peau. — ÉVENTAIL A DOUBLE FACE



de Bogota. Il a rempli d'importantes fonctions publiques, telles que celles de juge, ministre d'Etat, gouverneur départemental, président de la chambre des Députés, sénateur et député de nombreuses assemblées départementales. C'est aussi un journaliste brillant. Comme général de division, il s'est fait remarquer par ses qualités d'organisateur et son activité. M. Vargas est actuellement envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de la République de Colombie en France. Ses rares qualités d'esprit réservent à cet homme jeune encore le plus brillant avenir.



M. JOSÉ TIBLE MACHADO, DÉLÉGUÉ DE GUATEMALA

M. CLAUDIO PINILLA, délégué de la Bolivie, est en même temps ministre des Affaires Etrangères de ce pays. Il appartient à une génération dont l'œuvre a été l'organisation constitutionnelle de la République. C'est lui qui, avec M. Guachalla et quelques autres, a inauguré l'ère nouvelle de réformes politiques sociales et financières dans laquelle la Bolivie est entrée résolument. M. PINILLA, dans les fonctions diplomatiques qu'il a remplies au Paraguay, au Chili, et au Brésil, a rendu à son pays des services éminents que la Bolivie est la première à reconnaître.

M. PEDRO J. MATHEU, délégué de la république du Salvador, chargé d'affaires en France, consul général et inspecteur de consulats en Europe. Il représentait son gouvernement au mariage du roi Alphonse XIII, au centenaire de Cervantès à Madrid, à la dernière réunion de la Croix Rouge à Berne, et au congrès de l'Education physique de la jeunesse, à Liège. Il a, en outre, rempli les fonctions de secrétaire privé de la présidence de la république du Salvador.

M. S. PÉREZ TRIANA, délégué du Salvador, qui a représenté le Salvador à Madrid pendant

six ans, puis à Londres, a accompagné M. Matheu dans les missions énumérées ci-dessus. M. Pérez Triana est un écrivain connu en Espagne et dans l'Amérique espagnole; il écrit également en anglais, et collabore avec éclat à des revues anglaises et américaines. C'est un homme de la plus haute distinction.

M. CRISANTO MEDINA, délégué du Nicaragua, est le plus ancien des diplomates hispano-américains résidant en France. Venu à Paris vers la fin de l'empire, il y a résidé continuellement depuis lors. Comme il est centro-américain dans le sens le plus large du mot, il fut souvent chargé de représenter les cinq pays de l'isthme. Grand officier de la Légion d'honneur, il possède aussi la plupart des décorations européennes. Il a représenté le Nicaragua à tous les grands congrès qui ont eu lieu en Europe depuis quarante ans, et a assisté à tous les événements mémorables de cette longue période.

M. EUSEBIO MACHAIN, délégué du Paraguay, a été consul général de 1872 à 1876, puis ministre du Paraguay à Paris de 1876-1878. Depuis 1895, il est ministre du Paraguay pour l'Angleterre, la France, l'Allemagne et la Belgique. M. Machain appartient à une des plus anciennes familles du pays qui a toujours occupé dans la politique, la banque et les finances, une situation des plus considérables, non seulement au Paraguay, mais même à Buenos-Aires. A Paris, M. Eusebio



M. EUSEBIO MACHAIN, DÉLÉGUÉ DU PARAGUAY



M. BELISARIO PORRAS, DÉLÉGUÉ DE PANAMA

dans les dernières années, sous sa direction, les légations de Rome, de Londres, de Paris, de Berlin, allant là où les circonstances exigeaient la présence d'un diplomate rompu aux difficultés de la carrière et expérimenté dans l'art des négociations parfois difficiles. Partout M. Tible Machado a laissé le meilleur souvenir.

M. BELISARIO PORRAS, délégué de Panama, ancien consul général de Colombie à Bruxelles, a été aussi attaché à la Légation de Colombie en Italie. Avocat à Panama et dans l'Amérique Centrale il fut nommé professeur de droit à la Faculté de droit de Nicaragua et à celle de Salvador, plusieurs fois député de Panama à l'Assemblée, juge à la cour et président de la municipalité. Nous savons qu'il a sous presse ses *Mémoires des Campagnes de l'Isthme de Panama* qui comprennent les

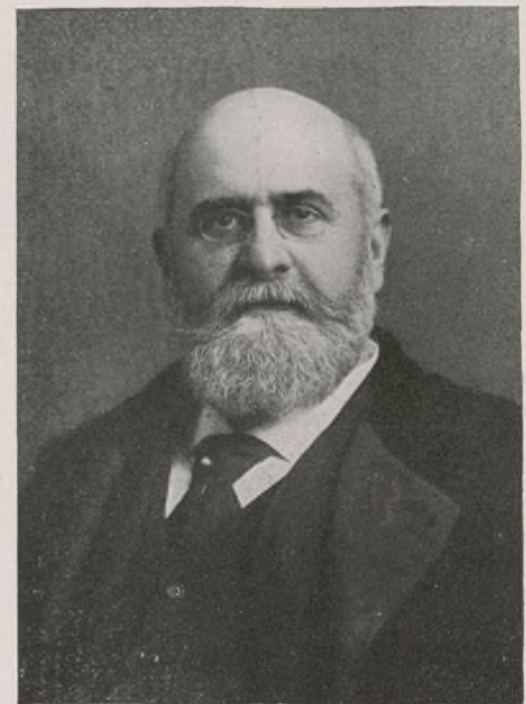
trois ans de guerre où se trouva enveloppé l'Isthme de Panama avant sa séparation de la Colombie, guerre dans laquelle M. Porras, quoique civil, figura comme chef. Le dernier volume de ces Mémoires s'occupe exclusivement de l'indépendance de son pays. Actuellement M. Porras est considéré à Panama comme le chef du parti libéral.

M. JORGE HOLGUIN, délégué de la Colombie. — M. Jorge Holguin jouit en Colombie d'une immense popularité, et les divers gouvernements lui ont toujours confié les plus hautes et les plus délicates missions. Après de brillantes études, il entra dans la carrière militaire, et s'y éleva aux grades les plus élevés. En 1890, il fut nommé chef d'état-major général, après avoir passé par la diplomatie et les plus hauts postes de l'Etat. Nommé ministre de Colombie à Washington en 1888, il fut ensuite ministre des affaires étrangères et ministre des finances durant plusieurs années. Il est actuellement l'agent fiscal du gouvernement colombien, et dans ce poste il rend de grands services à son pays.

M. VICTOR M. RENDON, délégué de l'Equateur, a rempli les fonctions d'attaché de légation, secrétaire, puis premier secrétaire de légation en Angleterre et en France; consul général à Paris en 1895 et 1902, commissaire général à l'Exposition universelle de 1900, ministre plénipotentiaire depuis 1903; docteur en médecine de la Faculté de Paris (thèse couronnée), chef des missions spéciales au couronnement et au mariage du roi d'Espagne; délégué aux congrès de la tuberculose à Paris, de la propriété industrielle à Bruxelles, de l'ethnographie préhistorique à Monaco et d'hygiène à Berlin, etc. De plus, il a rempli diverses fonctions à Guayaquil. Il a écrit plusieurs ouvrages en prose et en vers : *Héros des Andes, Flammes et Cendres, Biographie d'Olmedo*.

M. ENRIQUE DORN Y DE ALSUA, délégué de l'Equateur, est le premier secrétaire de la légation de l'Equateur en France et en Espagne. Il a rempli, à plusieurs reprises, les fonctions de chargé d'affaires en Angleterre et en France. Il fut désigné comme secrétaire général aux Expositions universelles de 1889 et de 1900; a été consul à St-Nazaire en 1888 et à Paris de 1893 à 1895, etc.

EUGENIO GARZON.



M. CRISANTO MEDINA, DÉLÉGUÉ DU NICARAGUA



M. F. L. DE LA BARRA, DÉLÉGUÉ DU MEXIQUE

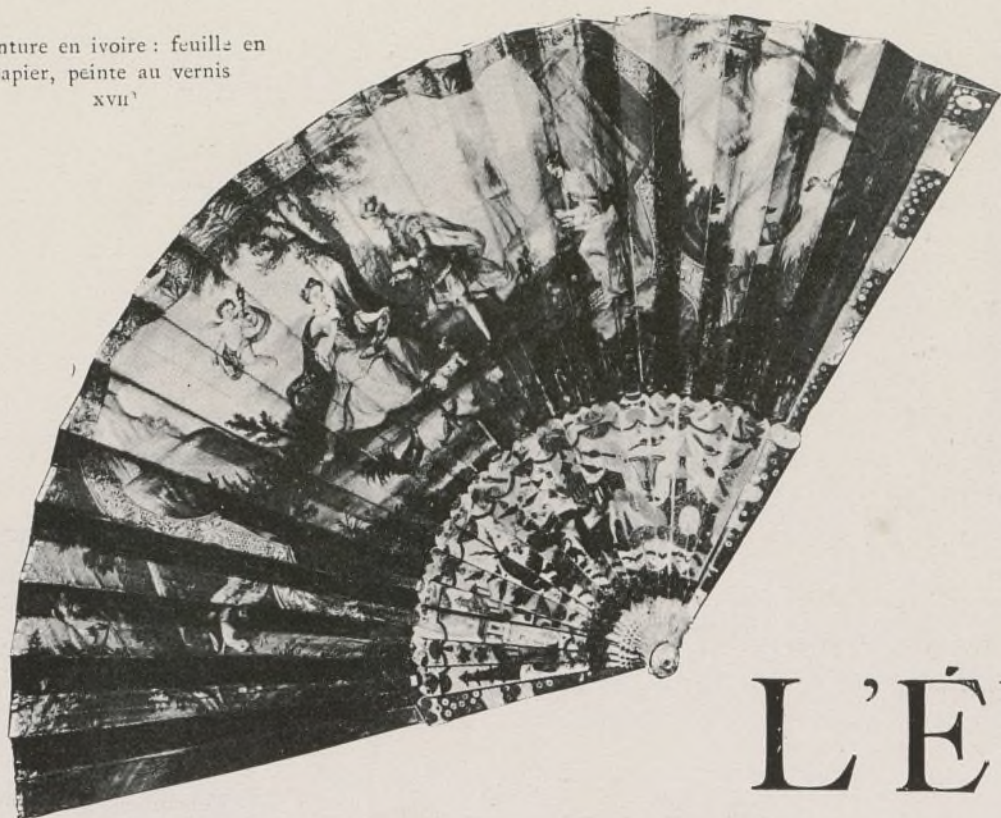


M. V. M. RENDON, DÉLÉGUÉ DE L'EQUATEUR

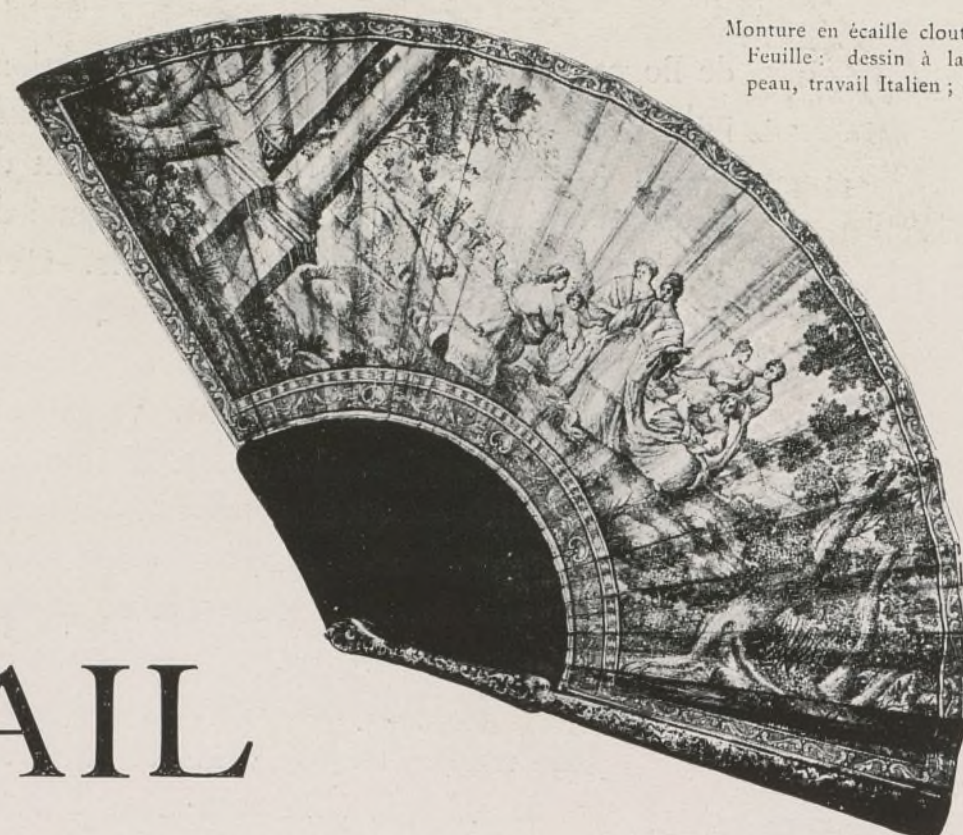


M. PEDRO J. MATHEU, DÉLÉGUÉ DU SALVADOR

Monture en ivoire : feuille en papier, peinte au vernis XVII^e



Monture en écaille cloutée d'argent. Feuille : dessin à la plume sur peau, travail Italien ; XVII^e.



L'ÉVENTAIL

(XVII^e Siècle)

Au XVII^e siècle, l'usage de l'éventail était général en Europe. Les hommes et les femmes s'en servaient en Italie, d'une manière constante; en Espagne on usait encore d'une sorte d'écran rond garni de plumes, mais on goûtait fort l'éventail plissé tel qu'il se fabriquait à Paris : une anecdote rapportée par Quilliet, dans le *Dictionnaire des peintres espagnols*, nous renseigne sur ce point. Parlant d'un certain Cano de Arevalo, qui peignait des éventails dans la forme des éventails parisiens, il ajoute : « Pour avoir un débit prompt et lucratif de ses compositions Cano de Arevalo se servit d'un singulier stratagème : il se renferma dans sa maison pendant tout un hiver, et peignit une grande quantité d'éventails. La saison de vendre étant arrivée, notre peintre annonça qu'il avait reçu de Paris un envoi considérable, et, en peu de jours, il ne lui resta aucun des éventails peints par lui. Comme cet essai lui fut de grand profit, il se consacra entièrement à l'éventail, et y réussit tellement, que la reine le nomma son peintre. »

On peut conclure de là, que les éventails de Paris jouissaient en Europe d'une réputation considérable au XVII^e siècle : c'est même cette vogue dont le profit allait presque entièrement aux merciers, alors vendeurs d'éventails, qui détermina les peintres et les doreurs sur cuirs, employés à leur fabrication, à réclamer un statut professionnel qui créerait une corporation spéciale d'éventaillistes.

De là une longue lutte, dont le Parlement eut à s'occuper, entre fabricants et vendeurs ; après un demi-siècle de discussion, un arrêt intervint, en 1664, qui laissait aux merciers le droit de faire exécuter au pinceau des éventails, tandis que les doreurs sur cuir ne devaient plus vendre que les « éventails qu'ils feraient, eux et leurs ouvriers, sans pouvoir se servir de pinceaux ni les garnir d'autres ornements que la dorure qu'il était permis de faire par les statuts ». Il est vrai que dès 1673, les doreurs trouvaient le moyen de faire pièce aux merciers, en obtenant une déclaration de Louis XIV ; et par lettres patentes du 15 janvier et du 15 février 1678, ils obtinrent définitivement la formation de la corporation des éventaillistes, en jurande et maîtrise. Et leur statut déclarait que le « métier de maître-éventailliste consistait à faire fabriquer et à composer

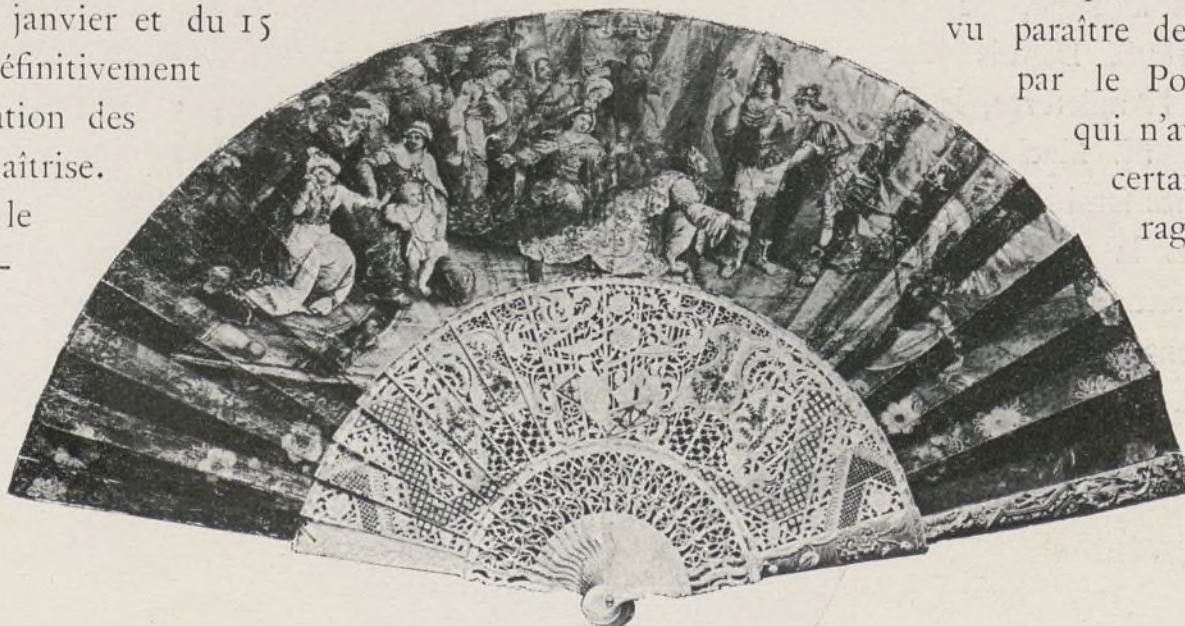
un éventail dans toutes ses parties. L'éventailliste avait la permission de peindre les éventails, d'imprimer avec le pinceau et sur toutes sortes d'étoffes telles que canepin, cuir, franchipane ou autres, des figures d'oiseaux, des fleurs, des paysages ou des personnages, mais il lui était défendu d'exécuter aucun ouvrage et peinture en dehors de ce qui servait à son industrie et de fabriquer aucun bâton d'éventail : il devait acheter ces objets aux peigniers et aux tabletiers, ou bien aux orfèvres, lorsqu'ils étaient en or ou en argent. »

Si l'on se disputait avec tant d'acharnement pour la production, c'est que la consommation allait grandissant chaque jour. En effet, non content de servir à rafraîchir le visage pendant la saison d'été, l'éventail devint au XVII^e siècle, un objet utile à se donner une contenance; il fut de mise en toute saison; on en parla dans les romans, dans les poèmes; on le vit, sur la scène, faire partie des accessoires désormais indispensables, et l'on n'imagine pas les précieuses de Molière, marchant et parlant sans jouer de l'éventail.

Dufresny, dans le *Négligent*, comédie qui fut jouée par les comédiens ordinaires du roi, en 1692, appuie délicatement sur le rôle de l'éventail; et dépeignant la précieuse, il la dit parfaite,

Lorsqu'elle sçait artistement
Pencher le corps et tortiller la tête
Ou de son éventail ouvert nonchalamment
Ranger la favorite et redresser la crête,
Faire le manège des yeux
Rougir sa lèvre pâle à force de la mordre,
Ricaner par mesure, et grimacer par ordre.

Il y avait d'ailleurs une raison pour que l'éventail fût si parfaitement goûté du public, et pour que la production prit aux yeux des fabricants une telle importance. Dans la première moitié du XVII^e siècle, l'imitation avait été fortement excitée par des éventails, non sans beauté, qui étaient venus d'Italie, d'Europe, et du Portugal, et déjà on avait vu paraître des éventails chinois, importés par le Portugal et l'Espagne, éventails qui n'avaient pas été sans obtenir un certain succès. Mazarin avait encouragé ces importations, qui devaient exciter un désir de luxe, et on trouve, dans les archives, un billet



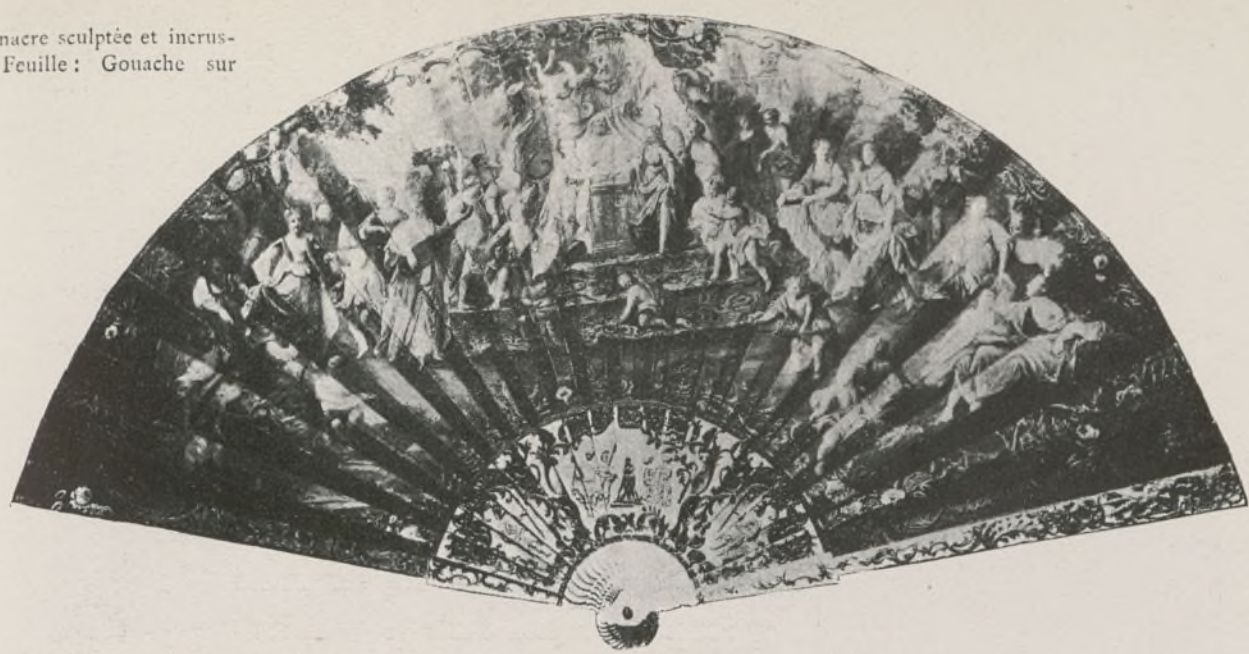
Les éventails que nous reproduisons ont été gravés d'après les clichés de M. DUVELLEROY.

Monture : Ivoire sculpté. Feuille : Gouache sur velin

REPRODUCTION
RIGOREUSEMENT
INTERDITE

Ayuntamiento de Madrid

Monture en nacre sculptée et incrustée d'or. Feuille : Gouache sur velin.

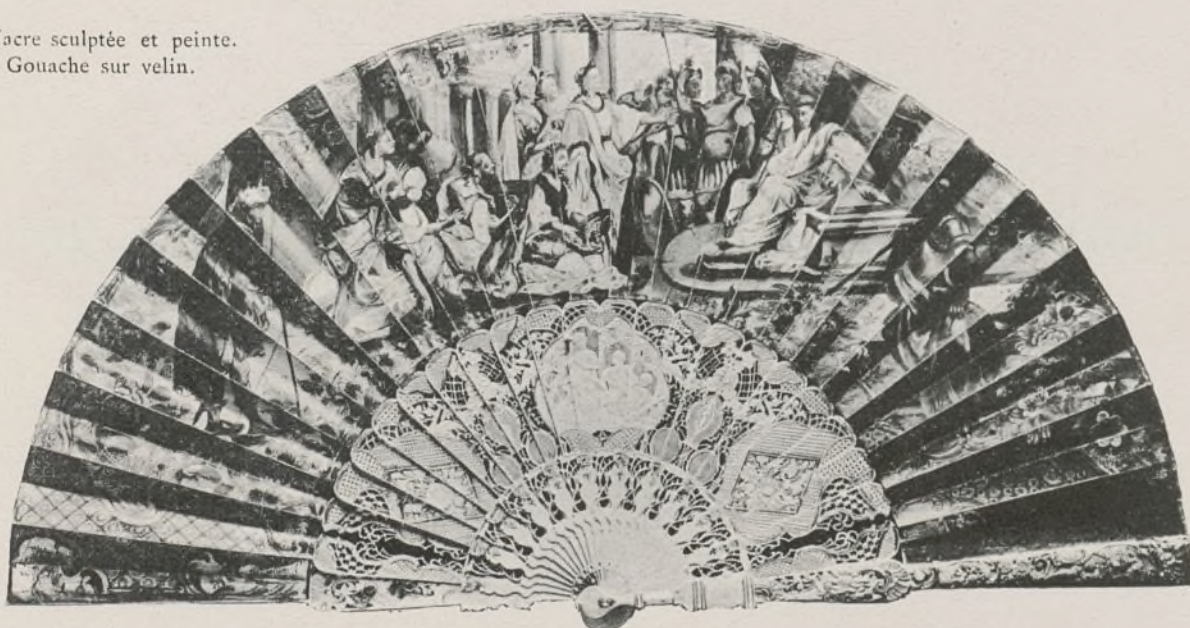


de son homme d'affaires, Benedetti, résidant à Rome, qui, le 24 juin 1654, lui notifie l'envoi de dix douzaines d'éventails. Il y avait même un certain nombre de Vénitiens, qui, après avoir envoyé leurs éventails en France, avaient jugé plus pratique d'y venir, eux-mêmes, et s'étaient établis à Paris. De là toute une production, pour le succès de laquelle il était nécessaire de faire effort vers le mieux : la concurrence fut un excitant favorable, et l'on atteignit vraiment à la perfection.

Il y eut, naturellement, des éventails précieux, des éventails de grand luxe, pour lesquels on fit des folies ; et des éventails de valeur moyenne, sur la feuille desquels des copistes adroits se contentaient de répéter soit d'autres éventails, soit des œuvres célèbres auxquelles ils empruntaient un motif principal et quelques éléments décoratifs. Dans les cahiers imprimés des ornemanistes, tels les dessins d'Abraham Bosse ou de Callot, on puisait à pleines mains : nulle protection artistique alors, pour défendre que l'œuvre d'un artiste ne parût tombée dans le domaine public. Ce que le génie d'un seul avait créé devenait la propriété de chacun. Le proverbe qui ordonne de prendre son bien où le trouve était mis en pratique avec une indiscrétion, dont nul ne se plaignait d'ailleurs, et si l'on vivait, comme on dit dans *Tartuffe*, sous un prince ennemi de la fraude, le pillage de la pensée artistique se manifestait à l'état endémique.

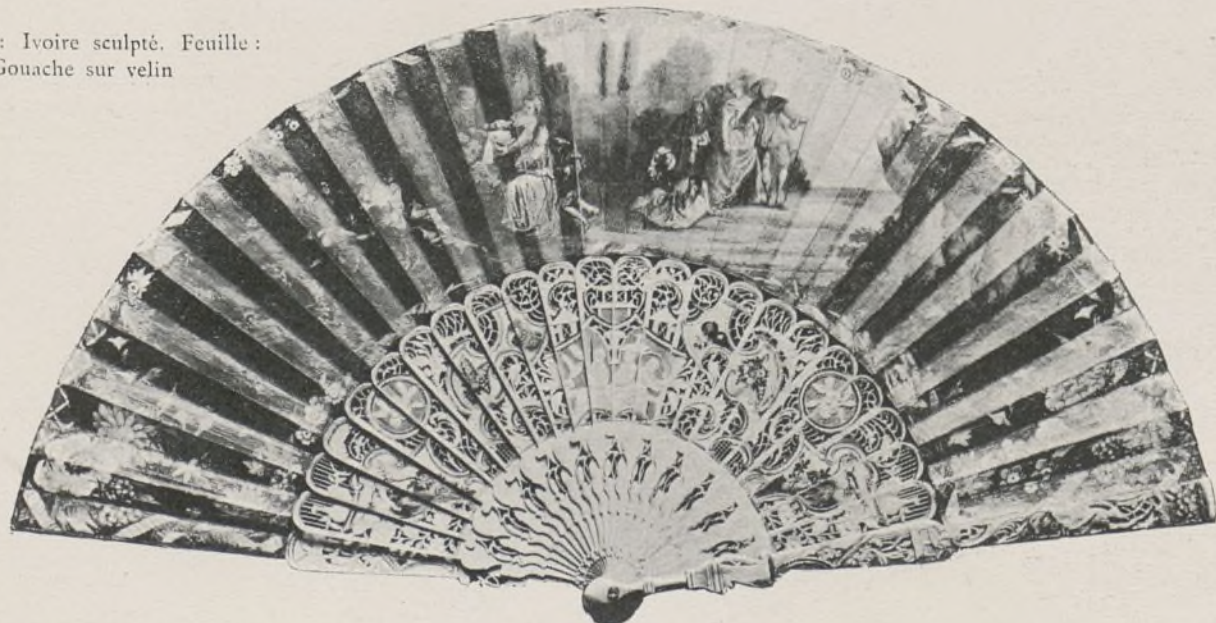
Au point de vue du style, l'action unitaire de Le Brun ne tarda pas à se faire valoir, d'autant que par cette action l'état d'âme de l'époque se révélait tout entier : quand on étudie

Monture : Nacre sculptée et peinte. Feuille : Gouache sur velin.



l'art décoratif au temps de Louis XIV, on aperçoit vite que c'est une pensée d'orgueil qui préside à la direction, aux tendances, à l'effort réfléchi de la volonté ; tout y est conçu, combiné, arrangé pour l'aspect extérieur, pour la parade, pour une sorte d'hypocrisie de grandeur, à laquelle les contemporains eux-mêmes se laissent prendre. On a soif de magnificences et de pompes, et la simplicité méconnue garde pour elle ses qualités méconnues. On ne se contente plus d'interpréter l'anti-

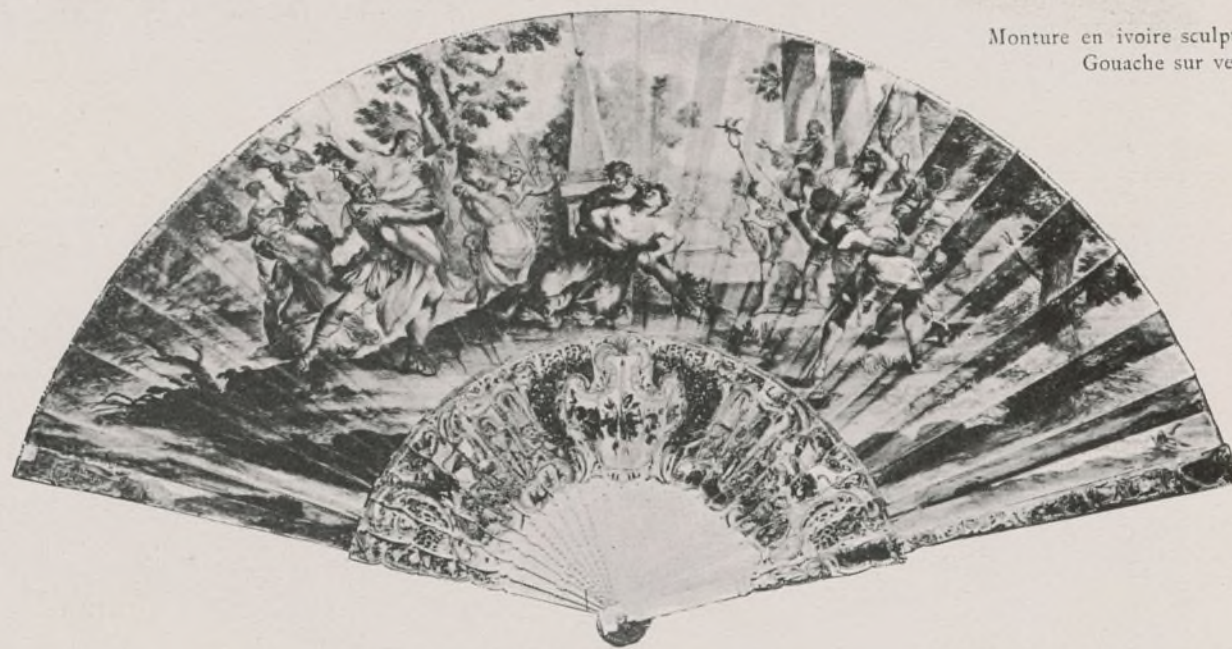
Monture : Ivoire sculpté. Feuille : Gouache sur velin.



quité, avec l'ingéniosité dont les artistes de la Renaissance avaient fait preuve, on veut la copier, et l'on voit subitement toute inspiration se stériliser. La copie d'ailleurs est compliquée parce qu'on prétend la perfectionner, et, suivant la formule heureuse d'un historien, « ce siècle qui se proposait l'imitation pour règle, eut l'étrange malheur, par une contradiction bizarre, de gâter ce qu'il imitait. »

On en a la preuve dans l'éventail si curieux dont nous donnons la reproduction en couleur, et dont les deux faces sont identiquement pareilles : encore que l'imagination en soit harmonieuse, et que le ton en soit agréable, on y devine une inspiration empruntée au décor de quelques vases antiques. Ces figures, et ces étoiles, on les retrouve sur la panse des amphores étranges, mais avec quelle admirable expression de synthèse.

Monture en ivoire sculpté. Feuille : Gouache sur velin.



Il est vrai que ces dispositions de figures occupées à des besoins d'intimité et de coquetterie n'étaient pas les seules : la grande peinture historique de l'époque exerçait une influence trop sensible sur les arts, pour que l'éventail ne lui fit pas quelques emprunts : aussi, comme on était en état de guerre presque permanent — qu'on se souvienne des médailles célèbres que Louis XIV fit frapper en souvenir « de dix batailles, de trente victoires, etc. » — des peintres s'inspiraient des hauts faits d'armes d'Alexandre ou de Darius pour des feuilles où l'on voyait des combats de cavalerie, des passages de cortège et des triomphes ; on mettait en images Xénophon, Hérodote et Plutarque, et certains éventails, illustrés sont parfaitement beaux. D'autre part, on sait que les sermons étaient longs : les prédicateurs se laissaient aller à d'infatigables flots d'éloquence et, la température aidant, les belles auditrices qui ne voulaient rien perdre des grands et petits carêmes, mais ne poussaient pas le stoïcisme jusqu'à se laisser incommoder par la chaleur, se servaient d'éventails pour se rafraîchir. On avait donc imaginé des éventails d'église et l'on conviendra que des images légères y eussent été déplacées. De là, ces éventails à illustrations graves, tel un éventail célèbre peint en 1660 et où Philippe de Champaigne avait interprété la *légende de la traduction des Septante*.

Lorsque ces éventails d'église se bornaient à une moindre conception métaphysique, ils savaient en tous cas affecter une signification moralisatrice : des figures qui y étaient représentées se dégageaient une leçon de morale et les épisodes de la *Jérusalem délivrée* étaient mis à contribution dans ce but. N'était-ce pas en effet indiquer la voie du bien, que de montrer à quelles chutes et à quelles embûches pouvait mener le mal ?

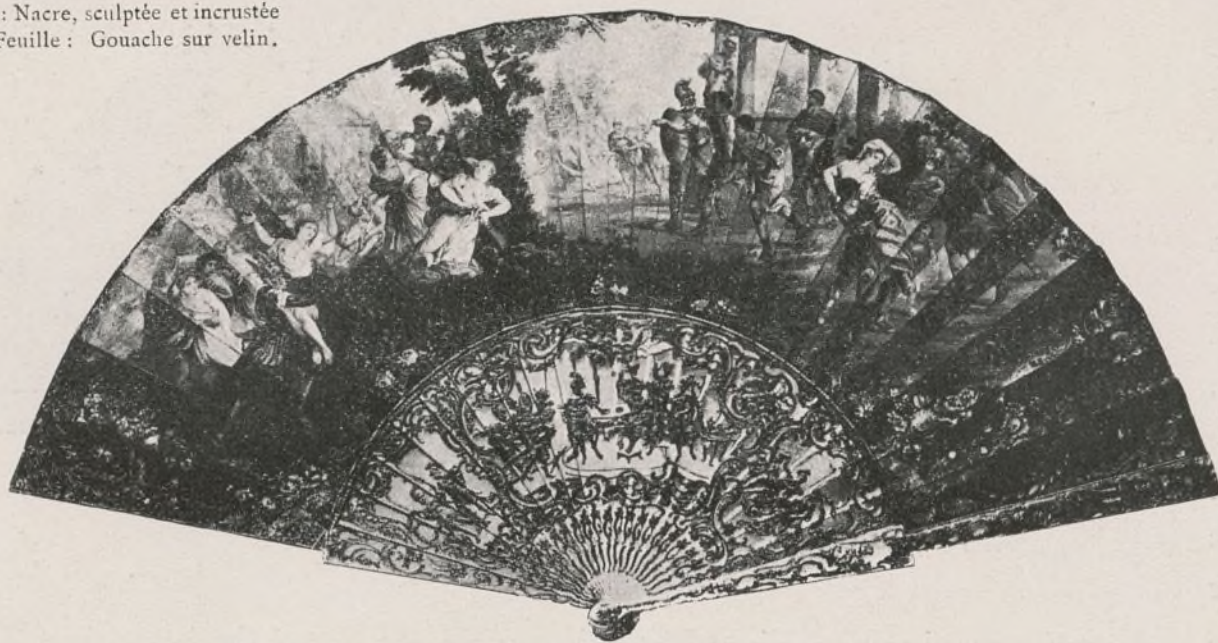
Si sérieux toutefois que fût le sujet de la peinture, l'éventail lui-même, précieux de monture — il y avait alors d'admirables sculptures sur nacre et sur ivoire — s'égayait d'un nœud de rubans, qu'on appelait le *badin*, et cela, depuis le temps de Louis XIII. Le ton du badin s'assortissait parfois avec celui du costume ; d'autre fois, il était de couleurs différentes et vives

tranchant fortement en une note dominante sur la toilette. Dans les étalages de la galerie du Palais, où se vendaient les éventails, les élégantes venaient s'approvisionner du badin à la mode. On lit en effet, sur une vieille et rare estampe ce quatrain qui nous renseigne.

Icy faisant semblant d'acheter devant tous
Des gands, des éventails, des rubans, des dentelles,
Les adroits Courtisans se donnent rendez-vous
Et pour se faire aimer galantisent les belles.

Les éventails n'étaient pas peints seulement sur peau ou sur vélin; il y en avait en tulle ou en satin sur lesquels l'artiste appliquait des médaillons peints, et que complétait une garniture en dentelle. On lit en effet dans une lettre publiée par le *Mercure de France*, en Octobre 1672 : « La bordure de la plupart des éventails dont on s'est servi depuis qu'on a commencé à les reprendre, est de *point de France* peint et

Monture : Nacre, sculptée et incrustée d'or. Feuille : Gouache sur velin.



sert de tour aux cartouches dans lesquels les peintres mettent à leur ordinaire ce qui leur vient dans l'imagination. »

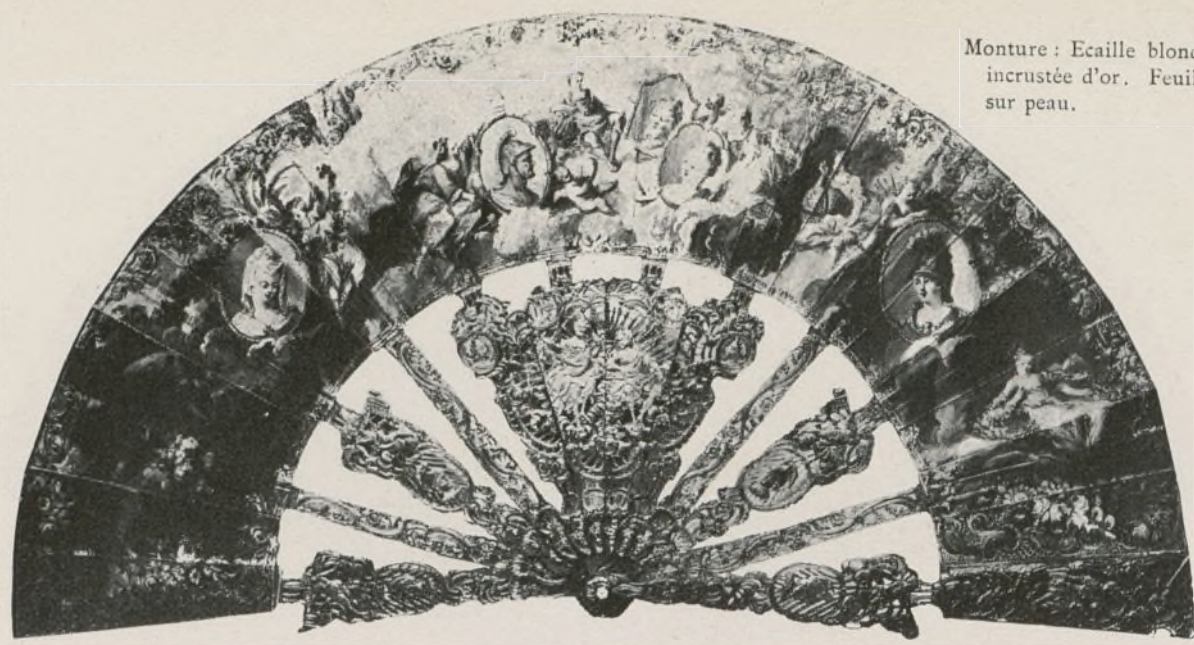
On fit aussi des éventails très ajourés, au travers desquels les belles pouvaient cacher leur visage, sans gêner leur vue. Il y en eut même, où, entre les flèches étaient ménagées de petites ouvertures garnies d'un verre. Dans une note du *Ménagiana*, on nous éclaire sur le rôle de ces éventails propices aux indiscretions : « Les éventails à jour que les femmes portent quand elles vont à la porte Saint-Bernard pour prendre le frais sur le bord de la rivière, s'appellent des lorgnettes ». Et La Bruyère nous apprend que les hommes allaient là se baigner en temps chaud; et il ajoute finement : « Quand cette saison n'est pas venue, les femmes de la ville ne s'y promènent pas encore; et quand elle est passée, elles ne s'y promènent plus. »

Dans une poésie ironique, Dufresny encore, dramaturge, musicien, poète et critique, fort oublié aujourd'hui, et que l'occasion me fait citer pour la seconde fois dans ces lignes, s'adresse à Mercure, et l'engage à venir visiter Paris; il ajoute, ec dieu étant légendairement commerçant :

« A Paris, tu vendras bien mieux
Lunettes à tromper les yeux,
Pour les prudes du temps éventails à lorgnettes,
Des bécicles pour les maris,
Rubans à parer les coquettes
Nœuds galands pour les Favoris,
Nœuds coulans et poignards pour les amants trahis.

Il convient de signaler parmi les éventails de prix modestes, ceux dont la feuille était saupoudrée d'or ou d'argent; on les appelait éventails à fonds de *pluies*; leurs montures étaient en bois ou en corne; l'ivoire, le nacre, l'écaille étaient réservés aux éventails de prix, qui atteignaient au moins trois ou quatre cents francs.

Il est à remarquer que vers la fin du XVII^e siècle, les éventails eurent une tendance à se porter plus petits; on était revenu du ridicule des grands éventails que L. du Peschier, au commencement du siècle, en 1628, avait raillés dans sa comédie : *la Comédie des Comédies*. Le Paladin faisant à son ami



Monture : Ecaille blonde, sculptée et incrustée d'or. Feuille : Gouache sur peau.

Alcandre l'éloge de Clorinde, sa maîtresse, lui dit : « Au temps des plus grandes chaleurs, elle porte un éventail capable de lasser les mains de quatre valets et quand elle s'en veut servir elle en excite un vent qui ferait faire des naufrages en pleine mer. »

Je ne puis, sans me laisser déborder, citer les éventails célèbres de cette époque. Le don d'un éventail était chose courante et ceux qu'on donnait étaient nécessairement de belle qualité. Plusieurs fois, dans ses lettres, M^{me} de Sévigné parle d'éventails qu'elle adresse à ses correspondantes; dans un billet que M^{me} de Maintenon adresse à M^{me} de Lalande à l'occasion de son mariage, elle lui mande : « Je ne saurais aller chez vous, vous ne pouvez venir chez moi et je veux que vous vous y êtes amusée. » Et à ce billet elle joignait un éventail dont la peinture représentait l'appartement particulier de M^{me} de Maintenon : elle y figurait en train de filer, tandis que le roi travaillait à son bureau, que la Duchesse de Bourgogne jouait et que Mlle d'Aubigné préparait une collation.

Quand le don d'un éventail était fait par un galant, celui-ci ne se faisait pas faute de l'accompagner d'un madrigal dans le genre de celui-ci :

A vous, un éventail ! c'est sans doute pour feindre,
Ou pour nous en donner peut-être mille coups :
Quelle chaleur pouvez-vous craindre,
Quand toutes mes ardeurs ne peuvent rien sur vous !

Monture : Ivoire sculptée. Feuille : Aquarelle sur peau.

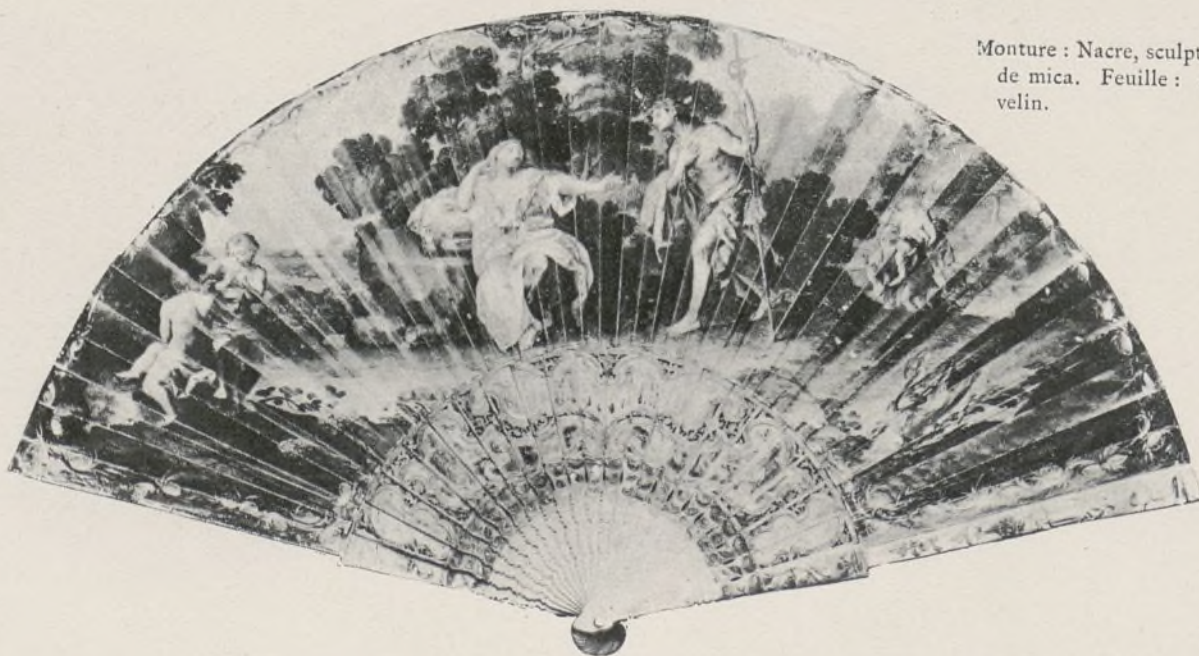


Ou encore :

J'ai pris votre éventail, Madame,
Mais n'en soyez pas en courroux :
Songez à mon ardeur, considérez ma flamme,
Vous verrez que j'en ay plus de besoin que vous.

Mais, en multipliant les citations de ce genre, qu'elles fussent de Houdard de la Motte, de Saint-Evremont, ou d'autres, nous sortirions du cadre que nous nous sommes tracés, sans rien ajouter à l'indication des caractères principaux que présente l'éventail au XVII^e siècle.

L. ROGER-MILÈS.



Monture : Nacre, sculptée et incrustée de mica. Feuille : Aquarelle sur velin.



Reproduction interdite

SOIR AU BORD DU LAC

Pastel de M. E. VAVASSEUR

Ayuntamiento de Madrid



Le Berger et le Haiduck

Par M^{lle} HÉLÈNE VACARESCO

Les noix dans les vergers et les pommes de septembre
Sont-elles mûres déjà?

Ton cœur, ô jeune fille est-il toujours content?
Oh! oui les noix sont mûres et les pommes toutes
Sont mûres aussi mais mon cœur
Plus jamais ne sera ni triste ni content,

Non, plus jamais mon cœur
Ne saura une peine et jamais une joie
Mon cœur a gelé cet hiver
Quand l'hiver était le plus froid
Si je te faisais un récit me dirais-tu
Pourquoi le cœur des jeunes filles est si tendre
Qu'il doive geler lorsque l'hiver est froid
Et brûler si l'été trop chaud pénètre en lui
Dis me le diras-tu?

Ah fais-moi ton récit, ta voix est fraîche
Et celui qui t'entend aime toujours ta voix
Ah fais-moi ton récit les oiseaux dorment
Et je croirai en écoutant ta voix
Que l'un d'entre eux s'est réveillé

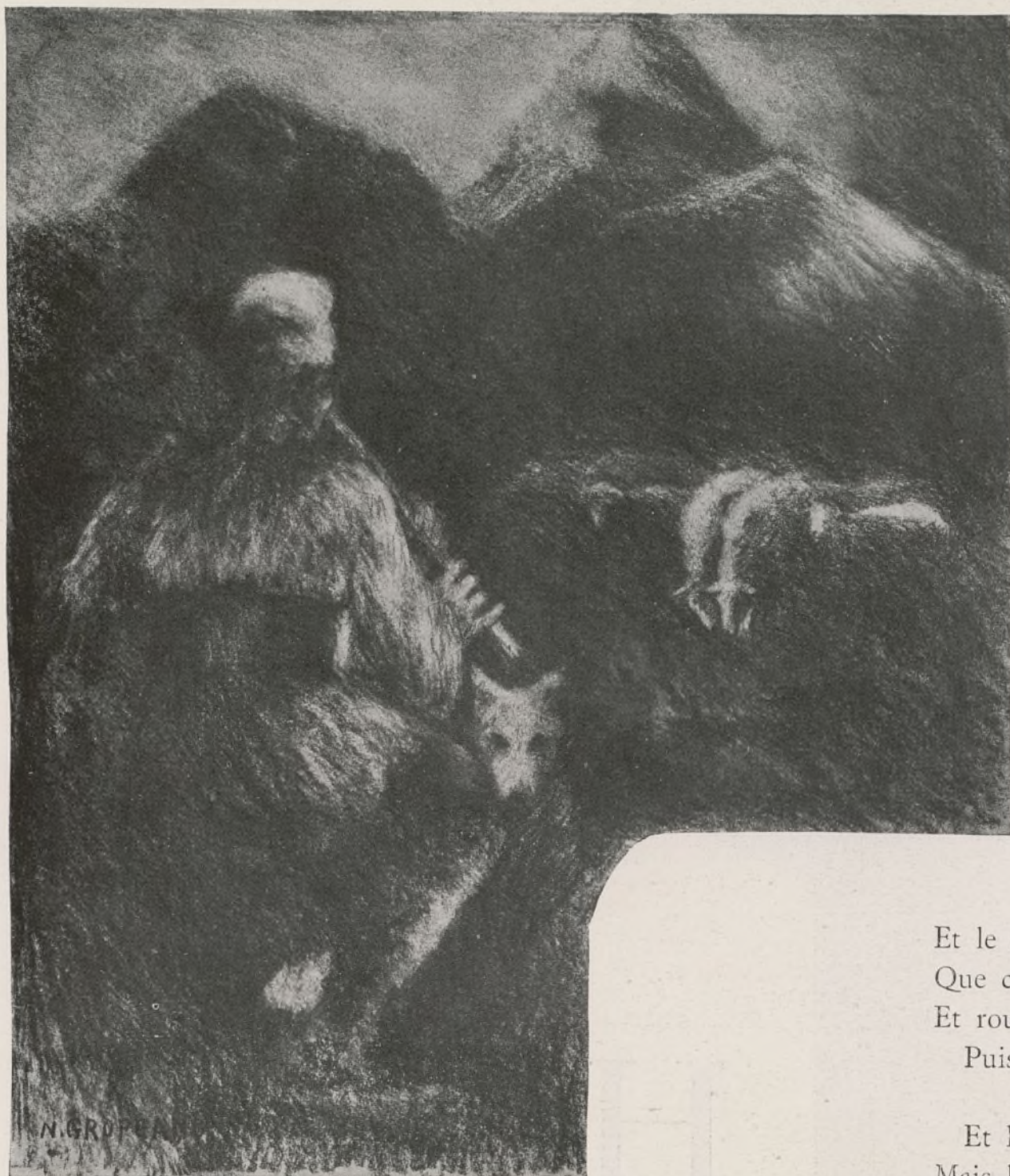
Deux frères braves et beaux vivaient dans la montagne!
Un jour l'ainé des frères braves et beaux
Devint berger.
L'autre devint un haiduck si terrible

Que la montagne tremblait
En entendant son nom
Car il vivait dans la forêt et n'avait pour ami
Que les arbres et son épée et son cheval
Le berger vivait dans la pureté de la montagne
Où vivent les neiges ou les ours
Vivent auprès des fées blanches
Qui gardent les neiges et leur défendent
De fondre au regard du soleil
Il était heureux, il aimait
Sa flûte, ses brebis et son manteau velu
Son manteau de peau blanche
Et il ne savait pas ce qu'était devenu son frère
Et que son frère était un si sauvage haiduck
Mais une nuit la jeune fée de la montagne vint à lui et lui
Va trouver ton frère berger [dit
Ton frère vit dans les forêts qui bordent la plaine—
C'est le haiduck le plus sauvage
Que la terre ait jamais connu
Et dont les jeunes filles
Aient jamais parlé à voix basse
Pour ne pas troubler leurs fuseaux
Lève-toi donc et va lui dire
Au haiduck fameux
Que je veux l'épouser puisque je l'aime

ILLUSTRATION
DE N. GROPEANO

REPRODUCTION
RIGOREUSEMENT
INTERDITE

Ayuntamiento de Madrid



Et qu'il est un haïduck méchant
Le berger soupira et dit : O frère sauvage

J'aurais voulu te ressembler
Je t'obéirai ô fée blanche
J'irai à lui
Je lui dirai de venir jusqu'à toi
J'aimerais bien, dit-elle, descendre dans les plaines
Mais ma robe est de neige
Et la neige est de l'eau
Sous le soleil des plaines ô berger
Mais mon cœur est de neige et la neige se meurt ô
Sous le regard d'un amoureux, berger, [berger
A l'aurore le berger prit
Son chien et son manteau
Et descendit les pentes de la montagne
Il y avait si longtemps qu'il n'avait revu des villages
Et des vallées et des maisons
Que l'aspect de la terre l'attrista
Et le remplit d'enchantement
Et il demanda au ruisseau :
As-tu vu le haïduck mon frère,
Et le ruisseau répondit :
Quel sauvage haïduck?
Hier encore du sang coulait
Coulait avec moi contre mes bords
Et le sang disait : Ah! quel haïduck sauvage
Que celui qui un jour me fit écouler sur l'eau
Et rougir le ruisseau de la plaine!
Puis il demanda à l'herbe : Connais-tu
Le haïduck sauvage mon frère?
Et l'herbe répondit : Je ne le connais pas,
Mais le matin la face de la terre où je pousse s'est attristée
Et j'ai demandé à la terre où je pousse
Pourquoi ta face





S'attriste-t-elle ainsi ?
 Et la terre m'a répondu : Un homme m'a creusée
 Pour mettre un mort en moi.
 Et la tombe qu'on a creusée a dit :
 C'est le haïduck sauvage
 Qui a blessé la face de la terre
 Pour y mettre un tombeau.
 Et le berger se disait : Comment la fée qui est blanche
 Peut-elle aimer un haïduck si sauvage
 Et me dire de le lui amener.
 Et il continua son chemin
 Et il se trouva vers la nuit dans la forêt
 Près d'une caverne où vivait celui qu'il cherchait
 Et avant d'y entrer il s'arrêta
 Et tira son large manteau sur ses épaules,
 Et tandis qu'il tirait son manteau il entendit
 Le haïduck qui disait :
 Et si mon frère lui-même
 Traversait mon seuil aujourd'hui
 Je le tuerais.
 Mais le berger était brave, il s'avança et dit :
 Ton frère est là, ô haïduck me voici
 Et il est prêt à combattre avec toi
 Car je suis habitué à la caresse
 Des ours rudes et des loups
 Le haïduck s'excusa et dit : Mon très cher frère
 Ne combattons pas aujourd'hui
 Nous sommes nés d'une même femme

Et elle file encore sa laine dans sa demeure,
 Ses cheveux sont pareils à la plume grise
 Du ramier de ces bois.
 Mon frère, nous ne nous battons point.
 Mais le berger répondit : Tiens ton serment, mon frère.
 Dis, n'es-tu pas mon frère, et n'es-tu pas
 Le haïduck hardi que tous craignent.
 Tiens ton serment.
 Allons, et si aucun de nous ne meurt,
 Nous mangerons ensemble sous la lune,
 Et après ce beau repas
 Je te dirai une chose
 Qui fera bondir ton cœur,
 Et si je meurs, cher frère, envoie mon grand manteau
 Et mon couteau et ma flûte
 A mes brebis qui sont dans la montagne
 Pour qu'elles sachent que je suis mort.
 Et ils tirèrent leurs couteaux et ils grincèrent des dents
 Et jusques au coucher du soleil se battirent
 Comme des ennemis.
 Et lorsqu'ils s'arrêtaient pour boire
 Je suis fier de toi, frère, s'écriait le haïduck.
 Frère, je suis fier de toi, répondait le berger;
 Et quand la nuit vint ils avaient plus de blessures sur leurs
 Que de dents aux gencives. [corps
 Et le haïduck s'écria : c'est assez
 J'ai tenu mon serment.
 Et ils mangèrent et burent de l'eau douce



Et se r jouirent de leur destin.
Je suis si heureux dans la montagne
Auprès de mes brebis,
Disait le jeune berger,
Je vois les fées toutes blanches
Sortir de la neige du soir;
Que je suis heureux moi, disait le grand ha iduck,
D'effrayer les hommes
Et le berger montra enfin le message
De la fée, et le ha iduck rit.
Le ha iduck dit : Que m'importent les femmes,
Qu'elles soient fées ou jeunes filles,
Ou reines ou guerrières, moi j'en ris.
Et il rit si fort que son cheval hennit et demanda : O maître
Pourquoi ris-tu si fort.
Et le berger soupira et le berger pensa
A la fée blanche et se dit : Elle mourra
De la peine que je dois lui faire,
Car les fées meurent qui aiment des mortels
Sans être aussi aimées d'eux.
Elle est grande, elle est svelte,   frère sauvage,
Elle est belle   faire mourir.
Alors dis-lui que je suis mort et prends-la
Puisque tu l'aimes.
Les fées savent tout, frère sauvage,
Elle assure que tu vis encore.
Alors dis-lui que je suis fiancée
A la fée qui demeure dans la lune.
Et le berger retourna dans la montagne
Et la fée blanche lui demanda
Que t'a dit le ha iduck sauvage
En apprenant que je l'aimais,

Que t'a dit le ha iduck ton frère.
O fée blanche, il a dit, hélas !
Car je suis fiancée   la fée
Qui demeure dans la lune,
Et la fée se tordit les mains et dit :
Hélas ! hélas ! je ne puis pas aller
Vers celle qui demeure dans la lune
Et lui dire que j'aime le ha iduck,
Si je le lui disais, si elle voyait mes larmes
Elle me le céderait.
Hélas ! si une créature humaine
Mourrait   l'instant même elle pourrait se rendre
Chez la fée et lui dire mon mal,
Alors j'aurai mon bien-aimée.
Le berger dit : j'y vais,
Baise-moi sur la bouche,   fée blanche
Et tue-moi dans ce baiser.
Sais-tu, beau berger, le chemin qui mène,
Ne regrettes-tu pas ton manteau,
Tes brebis toutes et ton chien ;
Donne le baiser, je sais le chemin de la lune,
Mais je t'en prie,   fée,
Ne dis pas   mon chien,   mon manteau,   mes brebis
Que je suis mort,
Dis-leur que je suis fiancée
A la fée qui vit dans la lune
Qu'elle pleure dans la lune
Comme tu pleures ici-bas
Pour un ha iduck sauvage
Qui est son fiancée.

HÉLÈNE VACARESCO





La Rançon du Bonheur

NOUVELLE INÉDITE

DE JEAN MARTHY

Colette Verdier n'est pas encore rentrée.

Dans le petit salon-boudoir où elle se tient d'habitude — une pièce gaie, ensoleillée, aux boiseries blanches, aux tentures pâles, dont les larges

portes vitrées laissent apercevoir d'autres salons également clairs et lumineux — sa sœur, M^{me} Louise Renoir, et leur cousin à toutes deux, Georges d'Ailly, l'attendent en causant.

Ils ont environ le même âge : la quarantaine. Lui, guère plus ; elle, un peu moins. C'est elle cependant qui semble être l'aînée. Et de beaucoup.

Tandis que l'homme, svelte, nerveux, élégant de port et d'allures, a gardé sur son visage aux lignes très pures toute la vivacité et la flamme d'une jeunesse qui se prolonge sans défaillances, chez la femme, au contraire, des marques d'usure apparaissent. Le teint a perdu son éclat comme la chevelure — d'un châtain clair — ternie et déjà filettée de blanc. Dans les yeux qui furent bleus et n'ont plus que la nuance indécise des choses lavées, dans l'accablement de la pose, et jusque par le pli amer des lèvres, se révèle la fatigue de vivre.

Elle est très simplement vêtue. Tout en noir. Un demi-deuil austère que n'embellit aucune recherche de détail.

Sa robe dont le cachemire se lustre aux coutures, tombe à plis droits, tout unie. Autour du cou seulement, la raie d'un col de lingerie. Et sur le côté de la capote de crin à demi voilée par du tulle : une touffe de pensées mauves.

... L'attente se prolonge.

Entre ces vieux amis, Georges et Louise, que la vie sépara souvent, sans leur faire oublier tant de souvenirs communs, la conversation est devenue intime... confidentielle.

Debout devant la cheminée, Georges d'Ailly, écoute les doléances de sa cousine, plein de pitié pour la créature vieillissante qui s'appuie, de tout son corps lassé, au dossier tendu de velours peint d'un canapé modern-style.

« N'a-t-elle pas lieu de se plaindre du sort ? Sa jeunesse connut toutes les amertumes. Mariée tard, par raison — pour avoir enfin comme les autres femmes, un intérieur, quelqu'un à aimer — Louise n'avait pas échappé aux lourds soucis des unions mal assorties, et après quelques années d'épreuves, se retrouvait seule, sans foyer, sans enfants, ruinée... »

— Avouez-le, Georges. Une misérable existence que la mienne ! Comparée surtout à celle de ma sœur !

— Vous n'avez pas eu, en effet, la meilleure part.

— La meilleure part !

Un hochement de tête indigné, un geste de la main nerveuse, un rire bref, ont souligné la protestation. Puis, en commentaire :

— Toutes les joies de la vie, je les ai désirées en vain ; aucune ne fut jamais refusée à Colette. C'est à croire à quelque prédestination... Toutes petites, rappelez-vous, mes parents la préféraient. Elle était plus jolie que moi, plus expansive, de répartie plus vive, je n'avais rien qui plaidât en ma faveur : je manquais d'aisance, de gaieté... voire de beauté. Grave, silencieuse, timide... Timide surtout ! au point de perdre contenance dès que l'on m'adressait la parole... comment à côté d'elle me serais-je attiré de vives sympathies. Ma mère — que j'aimais par dessus tout, sans oser le lui dire ou le lui montrer — ma mère m'accusait de froideur, d'insensibilité... et je n'eus jamais d'elle un encouragement, ni une caresse. « Louise a une nature ingrate, disait-elle. Sans ma seconde fille, que deviendrais-je ! » Ma mère mourut avec la conviction que j'avais le cœur sec et l'esprit débile.

— Pourquoi ne cherchiez-vous pas à dissiper ses préventions ? Il ne tenait qu'à vous peut-être... C'est que je me rappelle fort bien votre physionomie fermée de petite bonne femme trop sérieuse. Le moyen de vous bien juger ? Il fallait vous montrer tout bonnement sous votre véritable jour.

— Et ma timidité ?... Et cette méfiance de moi-même qui allait en s'accroissant avec les rebuffades ?... Au reste, à quoi bon ! J'aurais été méconnue quand même... Je n'avais pas reçu du ciel ce don de plaisir qui fut si généreusement accordé à Colette. Nul effort ne lui était demandé, à elle... Non... elle n'avait qu'à paraître...

— Elle a conservé ce charme singulier auquel tous ceux qui l'approchèrent se sont laissé prendre. C'est aujourd'hui encore la femme la plus séduisante... Et quelle exquise gamine ce fut !

— Nul mieux que vous ne le sait, mon cousin. Pendant ces mois de vacances que nous passions tous trois en Bretagne, chez les grands parents, il vous était permis de l'admirer tout à loisir, et — soit dit sans reproche — vous n'y manquiez pas. Votre unique occupation ou préoccupation ?... Satisfaire aux caprices de Colette... prévenir les désirs de Colette... subir enfin de toutes les façons la tyrannie de Colette !

— Il est vrai. J'étais son esclave. Pour la contenter que n'eussé-je entrepris ! Je rêvais de l'éton-



REPRODUCTION
RIGOREUSEMENT
INTERDITE



ner par mes prouesses. J'aurais à son gré accompli les plus nobles actions... ou les pires... héros et jocrisse à la fois. Très jeune on est injuste. J'ai conscience, ma pauvre Louise, de vous avoir fort négligée.

— Oh ! moi !... Il me fallait bien faire l'apprentissage de la vie...

— Un jour je grimpai sur la plus haute branche d'un arbre pour attraper un nid de mésange qu'elle avait daigné désirer...

— La branche cassa...

— Et je ne sais comment je ne me suis pas rompu les os en tombant, ma foi, de plus de dix

mètres. J'en fus quitte pour quelques contusions. Mais hélas, je n'avais pas le nid : Oh ! le grand maladroit, cria-t-elle. Vous souvenez-vous ?

— Si je me souviens ! J'avais eu assez peur ! Et puis cela m'indignait tellement qu'elle ne fût pas plus émue du danger que vous aviez couru pour elle !

— Si peu émue qu'elle chantonnait. Et c'est vous brusquement qui éclatiez en sanglots.

— Pauvre sotte ! mes larmes ne vous touchaient guère.

— Pardon. Elles furent un baume sur ma blessure... d'amour-propre. Mais le grand garçon, un peu fruste et godiche que j'étais alors, ne sut pas vous témoigner sa gratitude. Plus tard soyez sûre que j'aurais apprécié.

— Plus tard ?... Mon pauvre ami ! Plus tard, c'eût été la même chose !

Louise ne suppose pas : elle affirme. Inconsciemment peut-être elle a jeté ces mots comme un reproche, avec véhémence, avec ironie, et sa voix trahit une intime rancœur.

L'injustice dont elle a tant souffert aux jours déjà lointains de sa jeunesse — et dont il se pourrait qu'elle souffrit encore à présent — elle n'a pu se tenir de la signaler tout à coup, après des années de silence et de résignation.

Bientôt elle le regrette. Si Georges allait avoir deviné l'humble secret de l'enfant... et de la femme ! Quelle humiliation ! Ne se croirait-il pas obligé de la plaindre ?... Convaincu enfin de cruauté dans le passé, ne chercherait-il pas à s'excuser... maladroitement ?...

Elle ne veut pas de sa pitié. Et pour couper court aux dangereuses suppositions, elle reprend vite, tout émoi rétréni, de l'accent froid et calme dont on constate un fait, sans l'apprécier :

— Quand ma sœur était là, je n'existais plus. Pour personne. Elle absorbait l'attention, l'intérêt de tous. Avec l'âge cela ne fit que s'accentuer. Aussi jugez de mon étonnement le jour où j'appris qu'on me demandait en mariage... Quelqu'un m'avait remarquée ! Tout invraisemblable que me parut la chose, j'en éprouvai d'abord une sorte de fierté. Puis j'exprimai ma surprise à mon père qui me répondit simplement : Tu es l'aînée. D'où je conclus que le choix de ce prétendant n'avait pas été... spontané.

— Vous exagérez.

— A peine. La preuve d'ailleurs qu'il ne tenait guère à moi, celui que dans un élan de reconnaissance, sinon d'amour, j'avais accepté pour fiancé, c'est qu'il se retira dès que je cessai d'être « le bon parti » par lui révélé... à la mort de mon père qui laissait une situation financière très embrouillée.

— D'après ce que j'ai cru comprendre, vous n'aviez pas une tendresse bien vive pour cet homme.

— Dieu, non !

— Par suite, votre chagrin dut être modéré.

— Ce fut de l'amertume plutôt que du chagrin. Mieux qu'auparavant je sentis ce jour-là que j'étais une créature déshéritée... de celles qui n'ont rien à attendre de la vie... marquée d'avance pour toutes les déceptions. Au contraire l'événement qui ruinait mes projets assura l'avenir de Colette. Un brave garçon qui l'adorait de loin, tout en désespérant de l'obtenir jamais — quand il la sut ruinée, s'offrit à l'épouser : Claude Verdier. Il devint mon beau-frère et fit la fortune que vous savez.

— Elle risquait gros. Verdier pouvait ne pas réussir.

— Il a réussi.

— Au delà même des prévisions.

— C'était fatal : il travaillait pour Colette. Et il ne s'est pas contenté de lui arranger une existence dorée où les jouissances du luxe le plus raffiné, les plus complètes satisfactions de vanité lui furent réservées !... De quelle ardente affection ne l'a-t-il pas en tourée ! Ardente... et timide à la fois. Il la considérait comme une reine... comme une sainte. Le pauvre homme ! Si jamais il apprenait...

— Louise ! Qu'osez-vous dire ?

— Rien que vous ne sachiez aussi bien que moi. Sans cela aurais-je devant vous (si discrètement que ce fût) évoqué un pareil souvenir. Mais pas plus que moi vous m'avez oublié l'aventure en question : elle fit assez de bruit à l'époque, et assez longtemps défraya la chronique parisienne. Hormis ce pauvre Claude, qui donc ne la connut, cette liaison qui dura des années ? A quel dîner, à quelle réception, lorsqu'on devait avoir M^{me} Verdier, manquait-on d'inviter M. de Mortain ?... Le monde a de telles indulgences... de telles complicités.

— La... chose à laquelle vous faites allusion remonte loin déjà, Colette était à l'âge de toutes les imprudences... de tous les entraînements. Une enfant gâtée. Impulsive, étourdie... Coquette aussi, je le veux bien. Et de quelle radieuse beauté ! Trop de désirs la guettaient. Elle fut comme grisée par ses succès de jolie femme. Le vertige la prit... Pêché de jeunesse. Soyons indulgents, cousine... passons l'éponge...

— J'ai touché à l'idole !... Nous causions là, en camarades, et je me suis laissé aller à penser tout haut : c'est la première fois. J'ai l'habitude de me taire sur cette malheureuse histoire. Demandez à tous ceux qui n'ont pas craint d'en parler devant moi à mots couverts — et qu'ils disent, ceux-là, si, volontairement sourde et ignorante, je n'ai pas refusé toujours de comprendre leurs insinuations malveillantes et perfides !

— Louise, vous vous méprenez. Croirait-on pas que je vous ai blâmée...

— De façon indirecte.

— Quelle erreur ! J'ai plaidé pour une autre les circonstances atténuantes : cela m'empêche-t-il de vous rendre justice ? Soyez sûre que je ne me trompe pas à vos paroles. Ce qui se passe en vous est facile à deviner pour moi, votre très ancien ami. Vous obéissez à un sentiment tout à fait respectable, et il serait aussi absurde de s'étonner que de vous faire là-dessus le moindre reproche. Étant celle que vous êtes, droite et intransigeante en matière d'honnêteté, comment ne jugeriez-vous pas votre sœur avec sévérité.

— Sévère ? Je voudrais ne pas l'être. Je m'efforce de maîtriser certains mouvements, certaines révoltes qui, facilement — fatalement — prêteraient à une mauvaise interprétation. Mais quoi ! J'ai beau m'en défendre. Cela m'attriste — et cela m'irrite — qu'ayant reçu tant de biens en partage, ayant par dessus tout cette joie suprême, la maternité, Colette ne se soit pas contentée de son lot. J'eusse été si heureuse, moi, d'avoir un fils comme le sien ! Car je ne sais pas d'être plus digne de tendresse, plus séduisant, mieux

doué enfin sous tous les rapports que ce beau et brave Lucien !

— Cousine, ce n'est pas moi qui vous contredirai.

— Et elle ne s'est pas consacrée à lui, uniquement ! Elle n'a pas su — pour lui — rester la femme irréprochable... de réputation intacte !

— Du moins finit-elle par reconnaître son erreur. N'oublions pas qu'elle s'est reprise. Et depuis longtemps... Cinq ans... Sinon plus...

— Lucien grandissait. Tant qu'elle n'avait eu à compter qu'avec son mari, elle ne se gênait guère, le sachant d'un invraisemblable aveuglement... Lucien ne serait-il pas plus clairvoyant ?... Et comme cet enfant — que jusque-là elle avait fort négligé — lui était devenu tout à coup très cher, elle s'imposa pour lui le sacrifice, refusé à Claude, de rompre avec M. de Mortain. Celui-ci d'ailleurs n'a pu se consoler... à en juger par sa mine mélancolique, son pauvre visage ravagé...

— Allez-vous pas plaindre ce séducteur ?

— Ni le plaindre, ni l'accabler. Il était dans son rôle en cherchant à... convaincre la femme qu'il aimait ! C'était à elle de se refuser... Elle s'est libérée, dites-vous. Soit, mais à son heure. Et, remarquez-le, elle n'eut pas à payer, contre tant d'autres...

— La douloureuse !...

— Il faut être Colette pour échapper ainsi aux conséquences de ses actes. Combien à sa place auraient dû expier — et parfois d'ample façon — ce que vous appelez galamment une erreur ! Elle ? Ne la voyons-nous pas au contraire comme grandie de tout ce qui aurait pu la diminuer... C'est un point acquis, n'est-ce pas, que son mari la tient en haute estime. D'autre part, l'homme à qui elle se donna lui garde une reconnaissance passionnée. Elle a eu beau le rejeter ; lui ne s'est pas repris et continue à l'adorer... oh ! silencieusement et à distance... là-bas... dans la pénombre où depuis la rupture elle l'oblige à demeurer. Quant à son fils dont les radieux vingt ans éveilleraient la fierté de toutes les mères, ce n'est pas assez de dire qu'il l'entoure de respect et d'affection : il a pour elle une espèce de culte. Elle vit enfin dans une atmosphère d'encens et s'y meut à l'aise... libre de tout souci... ayant perdu sans doute — par grâce spéciale — jusqu'au souvenir du passé... Direz-vous que j'exagère ? Est-ce exact, tout cela ?

— Parfaitement exact. Et je comprends, mon amie, qu'il vous soit pénible...

— De grâce, Georges ne m'attribuez pas à l'égard de ma sœur quelque sentiment de basse jalousie. Malgré ses défauts qu'il serait puéril de nier, j'aime Colette sincèrement... Pour sa bonté d'abord, qui est très grande... Et puis parce qu'elle est Colette... la charmeuse par excellence. Cela ne saurait cependant m'empêcher de constater qu'il y a dans la persistance de son heureuse fortune quelque chose qui ressemble à un défi. Et aussi comme un manque d'équilibre.

— Vous croyez à la nécessité d'un contre-poids ?

— C'est-à-dire... Comment expliquerai-je ma pensée. Je m'imagine que chaque créature a droit à une certaine somme de joies et de peines — inégalement mesurées, bien entendu, mais limitées pourtant... les joies surtout — et que cette somme ne peut être dépassée sans qu'il y ait ensuite tout à craindre. Moquez-vous... A la place de Colette, je m'inquièterais de n'avoir pas eu ma part de misères... minime, réduite, soit... mais une part tout de même... afin... eh bien, oui... afin de rétablir en ma faveur cet équilibre, si vite rompu, une fois la limite franchie de ce qui revient rationnellement à chacun. A sa place je serais effrayée de marcher toujours sur des chemins trop unis, de contempler un ciel éternellement bleu. J'aurais peur que la foudre ne tombât tout à coup à mes pieds...

Quel esprit inquiet que le vôtre, ma chère Louise ! Soyez sûre que Colette n'a pas de ces idées sombres.

— Nos points de vue sont si différents. Elle doit trouver simple ce qui m'apparaît tellement merveilleux. Et il y a autour d'elle la complicité inconsciente des êtres et des choses...

*
* *

Un bruit de voix, de portes, précède l'apparition de Mme Verdier.

Elle entre gaîment, et, les mains tendues :

— Bonjour, vous deux ! Cela va bien ?

Déjà elle s'est débarrassée de son chapeau, un minuscule toquet de feuillage qu'avivent par place, des piquets de roses violâtres.

— Ouf ! Je n'en puis plus... Oh ! ces séances interminables chez le couturier... la modiste... quelles corvées !... Lucien n'est pas rentré ? Nous prendrons le thé sans lui.

Ses ordres donnés au domestique :

— C'est gentil de m'avoir attendue, dit-elle...

Elle va et vient, souple, gracieuse, d'une élégance parfaite, dans cette robe de soie claire au froufrou léger comme un frémissement d'ailes... Et si jeune encore avec son teint lisse et frais, ses yeux brillants, son front pur couronné d'admirables cheveux blonds...

Depuis qu'elle est là, Georges d'Ailly n'a pas cessé de la suivre d'un regard charmé, où se lit toute la tendresse qu'il y a en lui maintenant pour cette femme : tendresse grave, discrète, désintéressée, qui s'ignore presque et n'est guère autre chose chez l'homme d'aujourd'hui que le prolongement, l'écho atténué de la passion naïve et tumultueuse de l'adolescent d'hier...

Mme Renoir l'observe, le cœur serré.

Bien que l'âge, en même temps que l'oubli des chimères, lui ait appris la résignation, comment verrait-elle sans émotion celui dont elle eut toujours l'âme occupée, affirmer ainsi devant elle son inguérissable amour pour une autre...

... Dans le salon voisin, où le téléphone est installé, une sonnerie électrique a retenti... Elle se prolonge jusqu'ici, emplissant l'air de ses vibrations menues et saccadées...

Sans se déranger :

— Cousin, dit Colette qui s'apprête à servir le thé, allez donc voir ce que c'est...

Et tandis qu'elle dispose, selon la mode russe, les rondelles d'un citron sur une assiette en fine porcelaine de Saxe, la voix de Georges lui arrive, d'abord indifférente... « Allo ! allo !... oui... parfaitement... » Puis ce sont des exclamations de surprise, des questions anxieuses, des phrases hachées où perce l'effroi.

Les deux femmes ont dressé la tête, et, du même geste inquiet, l'interrogent, quand il reparait, le visage bouleversé, dans l'encadrement de la baie.

— Que se passe-t-il, demande Colette. Qui a téléphoné ?... Lucien ?...

— Non... pas lui... Mais à propos de lui...

— Que signifie... Il est souffrant ?... Un accident ?... Quoi ? Parlez !

— Il se serait battu en duel.

— Lucien ! Alons donc ! Avec qui ?

M. d'Ailly a une minute d'hésitation. On sent qu'il voudrait se dérober. Enfin, d'un air contraint, comme on s'excuse :

— J'ai cru entendre un nom, avoue-t-il... M. de Mortain...

— Ah !

Aucune illusion n'est permise à Colette. Un



mot a suffi pour l'éclairer... Elle a tout deviné, tout compris...

Elle recule, éperdue, atterrée, muette de honte, et, n'ayant plus même la force de se soutenir, s'affaisse entre les bras de sa sœur qui s'est levée, à peine moins émue.

Bientôt se redressant, pâle d'épouvante :

— Il n'est pas blessé du moins ?

— Hélas !

— Blessé ! Lui ! Par M. de Mortain ! C'est impossible...

— Oh ! légèrement, sans doute.

— Où est-il ? Je veux...

— On l'amène.

... Une voiture d'ambulance vient en effet de s'arrêter devant l'hôtel...

Colette a couru jusqu'au vestibule, et c'est là qu'elle revoit son fils.

Lucien Verdier, sans connaissance, repose sur un brancard que portent deux infirmiers. Près de lui, un médecin et les amis qui l'assistent.

A l'aspect de ce corps inerte, de ce visage aux yeux clos, la mère pousse un cri de terreur :

— Grand Dieu ! mais il est mort...

Elle n'achève pas. Le médecin la rassure.

— Non, dit-il. Évanoui. Il faut l'étendre sur son lit et je ferai un second pansement. Celui-ci n'est que provisoire.

— Venez, dit-elle, fébrile.

Le triste cortège se forme, conduit par les deux femmes qui, chancelantes, se soutiennent l'une l'autre.

Il ne reste en face de Georges d'Ailly que les témoins de Lucien, camarades de cercle, que lui-même connaît de longue date. Il réclame d'eux des éclaircissements.

— C'est incompréhensible... Un coup de folie. Nous ne savons rien, dit l'un.

Et l'autre :

— Sinon ceci, que la provocation est venue de Lucien. Il a insulté gravement M. de Mortain, sans raison plausible, sans que rien dans l'attitude ou les propos de ce dernier ait justifié à nos yeux pareille animosité. Sur le terrain, alors que M. de Mortain se contentait de parer, et, visiblement, ménageait son adversaire (chacun le remarqua), Lucien au contraire, nerveux au-delà de toute mesure, attaquait avec une violence inouïe. Il s'est enfoncé... Impossible de prévoir...

— Notre pauvre ami devait avoir de puissants motifs de haine contre M. de Mortain, conclut le premier. Histoire de femme, sans doute.

— Sans doute, répète mélancoliquement Georges d'Ailly... qui, les jeunes gens partis, rentre dans le salon désert où il attendra les nouvelles.

Mme Renoir l'y rejoint au bout de peu de temps.

— Il a repris connaissance, dit-elle.

— Enfin !... A-t-il parlé ?

— Colette était agenouillée au pied de son lit. En l'apercevant il a tressailli, et, tout bas : « Maman ». Elle s'est alors penchée sur lui : « Je t'aime, a-t-il murmuré... Je t'aime... et je te respecte ! » Et il a refermé les yeux...

— Brave cœur !

— Il a voulu éviter à sa mère de rougir devant lui.

... Un long silence.

A côté de Georges, immobile, Louise Renoir songe douloureusement.

— Mon cousin, dit-elle enfin d'une voix altérée — presque bas — rassurez-moi... Dites-moi que je ne suis pour rien dans ce qui arrive.

— Comment cela ?

— Depuis que l'horrible événement nous fut révélé, la même question m'obsède. Je suis la proie d'une idée fixe, torturante, intolérable... Georges qu'en pensez-vous ?... N'est-ce pas moi qui aurais attiré le malheur sur cette maison ?

— Vous !

— Par mes plaintes... par mes revendications. On vivait dans la quiétude, dans la joie. Pourquoi ai-je parlé d'injustice ? Pourquoi ai-je paru m'attendre à je ne sais quelles représailles... Il est des mots qu'on ne devrait pas prononcer. Ils sonnent comme une malédiction et vont éveiller là-haut d'inaissables colères...

— Crainte superstitieuse ! Il faut la repousser, mon amie... N'ajoutez pas à la tristesse, à l'odieux de la situation, en vous chargeant de responsabilités imaginaires.

— Puis-je oublier quels furent mes torts et que j'eus la faiblesse d'envier le bonheur de Colette... J'en rougis... Il semblait qu'il fût si bien établi, son bonheur !... Et le voilà détruit !

— Vous aviez raison : tout se paye.

— Par pitié, taisez-vous. Dieu m'est témoin que je n'envieais rien de pareil.

— C'est terrible en effet. Et le coup est trop rude pour cette pauvre femme.

— Pour moi aussi... Je souffre autant qu'elle, voyez-vous.

— Oui, vous aimez cet enfant.

— Comme s'il était le mien. Et je donnerais ma vie d'un élan... mon inutile vie !... pour assurer sa guérison !

.....

Ils s'étaient tus.

Des chuchotements arrivaient jusqu'à eux. Ils écoutèrent.

Quelqu'un sortait de la chambre du blessé... puis des pas s'éloignèrent, discrets, assourdis encore par l'épaisseur des tapis.

Le chirurgien traversait l'enfilade des salons pour gagner le vestibule.

Louise courut à lui, et, ardemment :

— Docteur, vous le sauverez ?

Il eut un geste vague et passa.

JEAN MARTHY.



un ami des lettres françaises qui s'emploie à les faire connaître en Italie. M. Aurelio Stoppoloni, qui avait déjà publié de charmantes études sur Rabelais et sur J.-J. Rousseau, vient de traduire en italien les plus belles pages de l'Emile, et de donner un essai sur Talleyrand. M. Aurelio Stoppoloni, qui est un des hauts fonctionnaires de l'Université, a étudié surtout en Talleyrand, le pédagogue qui présenta un plan fameux d'éducation à l'Assemblée Nationale; en outre, dans une première partie, il s'est attaché à retracer cette figure si intéressante et si complexe, et il a donné, en une cinquantaine de pages, une des biographies les plus exactes et les plus pénétrantes du grand diplomate. Je suis heureux de pouvoir dire ici, très brièvement, mais très sincèrement, à M. Aurelio Stoppoloni, combien nous nous félicitons de voir notre littérature et notre histoire étudiées avec une telle sympathie et une telle finesse.

* *

Les quatre nouvelles, réunies par M. Henry Bordeaux, sont de valeur inégale. La première, *l'Ecran brisé*, est de tous points réussie. La situation est émouvante. Madame Monrevel a été tuée dans un accident. Quelques jours après sa mort, un jeune homme se présente chez Madame Chenevray, sa sœur, la morte était sa maîtresse; une correspondance existe; ces lettres, il faut les enlever d'un secrétaire, avant que le mari les ait trouvées. Madame Chenevray, seule, peut se charger de cette délicate mission. Elle accepte, mais elle ne réussit qu'en se faisant passer elle-même pour coupable. Ces lettres, dit-elle à Monrevel, c'est à elle qu'on les avait adressées; elle les avait confiées à sa sœur, pour n'être pas contrainte de les détruire. Monrevel le croit d'abord, et la pauvre femme doit subir l'humiliation de sa pitié méprisante. Pourtant des doutes naissent dans l'esprit de son beau frère, et, sans qu'il y ait eu d'explication nette, on sent qu'il n'est pas dupe de ce sacrifice. Il pardonne, oh! sans dire à qui va ce pardon; il évite les mots redoutables qui précisent la pensée et dressent un obstacle à nos décisions. Ce drame est écrit avec délicatesse, et il est vrai, malgré l'allure un peu conventionnelle des personnages. J'aime moins la *Jeune fille aux oiseaux*, qui contient pourtant de jolis détails, la *Visionnaire* et la *Maison Maudite*. Monsieur Henry Bordeaux me semble moins à l'aise, quand il veut faire frissonner le lecteur, que quand il peint les tendresses douloureuses. Tout ce qui est violence répugne à son talent. Qui le lui reprocherait?

* *

M. Emile Faguet laisse reposer ses articles, avant de les admettre à la consécration du livre. Dans la quatrième partie des *Propos littéraires*, j'en trouve qui datent de 1892. Il pouvait leur éviter ce stage. Tout n'est pas égal dans l'œuvre de M. Faguet, et je n'aurai pas l'irrévérence de mettre les chroniques qu'il signait dans le *Soleil*, je crois, il y a quelque vingt ans, au rang de ses admirables volumes d'études littéraires. Mais ce qu'il écrit n'est jamais indifférent.

M. Faguet a le tempérament du journaliste, j'entends l'homme qui se plaît à regarder tout ce qui se passe devant ses yeux, et dont la jouissance ne serait pas complète, s'il ne notait immédiatement ses impressions pour en faire part à ses contemporains. Et, en même temps, il adore philosopher. Tout attire son attention: littérature, histoire, politique, questions du temps passé, questions du temps présent, questions de tous les temps. Dans la quatrième série des *Propos littéraires*, il parle tour à tour du livre de M. Charles Richet, *Dans Cent Ans*, de la *Psychologie des Sentiments* de M. Th. Ribot, du *Monisme* de M. Hœckel, des poètes italiens, du socialisme, de Wagner, de Tarde, de Bismarck, de Bernadotte, de l'Angleterre contemporaine, des États-Généraux de 1614, du suicide, de

M. Ferdinand Fabre, de M. René Doumic, des snobs, etc. Et toutes ces questions, il les traite avec son aisance coutumière. Il semble penser tout haut; sa phrase reproduit sa pensée, tantôt brève, décisive, la phrase-formule, image de l'idée définitive; tantôt longue, se déroulant lentement, comme à tâtons, la pensée qui se cherche et ne se trouve qu'avec effort. Et c'est un charme que cette sincérité d'un écrivain qui semble prendre pour confident chacun de ses lecteurs.

Abordant tant de problèmes, et, dans tous, demeurant l'homme que nous connaissons, il ne satisfera pas tout le monde. Il a trop d'idées pour n'en avoir que d'incontestables. On trouvera parfois que cet esprit si fin n'a pas tout pénétré; parfois aussi on reconnaîtra qu'il témoigne pour certains d'une bienveillance excessive; il est si pénible de juger un confrère avec une justice rigoureuse! Mais nul ne fermera ce livre sans en avoir tiré profit. M. Faguet jouit d'un sens critique si aisé et si continu; il pèse avec tant de soin la pensée des autres, qu'on est naturellement conduit à peser la sienne. Et c'est un merveilleux maître que celui qui vous mène si gentiment d'idée en idée, ne s'arrêtant que quelques minutes, juste le temps nécessaire pour vous faire réfléchir, puis vous entraînant ailleurs vers d'autres visions et d'autres réflexions. Plaisir et profit! combien de livres réunissent ce double intérêt?

* *

Le rôle de la noblesse dans la France moderne étonne toujours les étrangers; ils s'expliquent mal son isolement presque absolu des affaires publiques et de l'industrie, et ils ne comprennent pas que, dans un pays où le prestige de la naissance est demeuré très grand, les descendants des grandes familles se tiennent beaucoup plutôt qu'elles ne sont tenues à l'écart. A un hôte d'outre-Manche qui me questionnait récemment, je recommandais la lecture de *l'Emigré*. Le roman de M. Bourget me semble en effet montrer en traits exacts quoique un peu grossis quel est l'idéal de l'aristocratie française. Il a ce grand avantage que l'auteur est sympathique aux principes sur lesquels repose cet idéal. On ne trouve donc dans son œuvre ni une satire, ni une caricature, mais un tableau vrai et d'intentions favorables.

Le marquis de Claviers-Grandchamp, *l'Emigré*, est demeuré fidèle à tous les principes de sa caste. La race, la tradition, la foi politique ou religieuse, forment, à ses yeux, un bloc dont rien ne peut être détaché. La règle, pour un gentilhomme, est de ne rien faire qui soit en opposition avec cet idéal héréditaire. Il l'a reçu de ses ancêtres, il se doit de le transmettre intact à ses héritiers. Contraint de vivre dans la Société moderne issue de la Révolution, il ne prend aucun contact avec elle, sauf pour profiter des progrès survenus dans le bien-être; il la subit et s'efforce à sauver ce qu'il peut de l'existence féodale. La chasse, les réceptions, remplissent suffisamment sa vie. Il possède d'ailleurs, ou croit posséder une fortune suffisante pour n'avoir aucune inquiétude matérielle. Car la condition indispensable pour reproduire l'existence des ancêtres est de conserver les biens qu'ils ont transmis, ou de redorer le blason par de riches mariages. Le marquis de Claviers-Grandchamp, en vrai gentilhomme, s'occupe fort peu des chiffres et des comptes, et il laisse à son intendant le soin de tenir les livres.

Or cet idéal qui suffit au père, à *l'Emigré*, ne satisfait pas le fils. Landri de Claviers-Grandchamp a voulu vivre une vie active. Il est entré à Saint-Cyr, puis il a rempli consciencieusement son devoir d'officier. Mais il s'est aperçu vite que sa naissance pesait lourdement sur ses épaules. Malgré tous ses efforts, il ne peut jamais oublier de qui il est le fils, et de quelle longue lignée de grands seigneurs il est le dernier rejeton. On va procéder

aux inventaires; s'il est désigné pour commander les troupes, que fera-t-il? Il croit fermement que, comme soldat, il doit obéir; oui, mais comme Claviers-Grandchamp? Il aime une jeune veuve dont il est aimé; il sollicite sa main, elle refuse. Comment, elle, petite bourgeoise, épouserait-elle un homme de sa race? Son père le permettrait-il? Consulté, le père, en effet, refuse son consentement. Landri devra épouser une femme de sa caste qui lui apportera une fortune en rapport avec les exigences de son nom. Et le jeune homme se soumettrait sans doute, malgré sa douleur, s'il ne découvrait qu'il n'est pas le fils de *l'Emigré*, mais d'un bourgeois qui fut l'amant de sa mère. Le marquis l'apprend aussi, et, grâce à cette circonstance, que je ne puis qualifier de malheureuse, Landri reprend sa liberté. Il épousera celle qu'il aime et ira vivre à l'étranger. Le marquis demeurera seul, après avoir, presque clandestinement, serré dans ses bras celui que, si longtemps, il avait appelé son fils.

Ce roman renferme des pages saisissantes. L'analyse est sobre, les personnages vivants. Le marquis de Claviers-Grandchamp, malgré la raideur de ses principes, n'est pas une abstraction; les scènes à faire sont d'un dramatique achevé. C'est le meilleur livre que M. Bourget ait écrit dans ces dernières années.

LE LISEUR.



CHRONIQUE SUD-AMERICAINE

L'Indépendance du Brésil

(7 SEPTEMBRE 1822)

LE CRI de IPIRANGA

Obéissant au grand courant d'émancipation philosophique et politique qui caractérise le XVIII^e siècle, le Brésil avait tenté plus d'une fois de se constituer en pays indépendant,

Le nom de Silva-Xavier, le *Tiradantes*, symbolise la grande tentative libératrice de 1790 pour la proclamation de la République du Brésil, qui a échoué



L'EMPEREUR DOM PEDRO I DU BRÉSIL

malheureusement. Des événements postérieurs se chargèrent de contribuer à l'émancipation du Brésil: tels furent le transfert de la résidence de la famille royale portugaise à Rio et le retour au Brésil d'un de ses fils les plus éminents, José Bonifacio de Andrada

e Silva, qui étudiait en Europe depuis sa plus tendre jeunesse. Doué d'une forte intelligence, d'un caractère très énergique et des sentiments les plus vifs de patriotisme, Andrada e Silva n'a jamais oublié son pays, malgré sa longue absence.

Né à Santos, état de São-Paulo, en 1765, d'une famille très respectable, Andrada e Silva est venu étudier en Portugal en compagnie de ses deux frères Antonio-Carlos, le grand orateur, et Martin-Francisco, l'éminent financier, qui ont fait tant d'honneur à la première phase de l'Empire du Brésil.

Ayant fini ses études scientifiques en Portugal, Andrada e Silva a voyagé pendant dix ans l'Europe entière, faisant des études de physique avec Volt, de l'Université de Pavie, en Italie, et de minéralogie à Freibergue, en Saxe et en Suède. Pendant son voyage dans le nord de l'Italie il a étudié la constitution géologique des monts euganéens, près de Milan. A Paris il a été lié avec Ampère et Alexandre Humbolt, ainsi qu'avec d'autres savants éminents.

Andrada e Silva s'est ainsi constitué un savant remarquable ; il occupa une chaire de métallurgie à Lisbonne et fut élu en 1812 secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences de Lisbonne.

Cependant sa préoccupation capitale était la constitution de son pays en nationalité indépendante. C'est ainsi que, au moment de son départ pour le



JOSÉ BONIFÁCIO DE ANDRADA E SILVA

Brésil en 1819, il s'écriait avec une grande éloquence pratique devant ses collègues de l'Académie de Lisbonne :

« Le Brésil, ma patrie, est un pays admirable et São-Paulo, mon berceau, est destiné certainement à devenir le centre d'une puissante organisation politique et le siège d'une très haute civilisation. »

Effectivement il est parti pour le Brésil en 1819 et en y arrivant s'installa à São-Paulo qui fut ainsi le théâtre de sa belle et grande activité.

Le Brésil était alors gouverné par le prince Don Pedro, qui en qualité de vice-roi y avait été laissé par son père Don João VI, rentré à Lisbonne après la chute de Bonaparte en France.

Doné d'un grand savoir et d'une grande expérience Andrada e Silva a su agir en vrai psychologue politique et homme d'Etat. Il a ainsi suggestionné le vice-roi du Brésil dans le sens de proclamer l'indépendance du pays et la séparation complète d'avec le Portugal. Sa tâche a été couronnée du plus grand succès et le 7 septembre 1822 le prince royal, entouré de ses amis, a proclamé sur la colline historique de l'Iparanga le cri fameux : « Indépendance ou mort »

Le pays tout entier a répondu avec empressement à ce cri patriotique et après une longue et naturelle résistance du gouvernement portugais, l'indépendance du Brésil a été reconnue en 1825.

Le jeune prince qui a épousé la cause brésilienne était un Bourbon Bragance.

Brave, généreux, il s'est associé d'un élan cordial au mouvement patriotique du peuple brésilien.

Andrada e Silva a été nommé chef du premier ministère organisé par le premier Don Pedro, déjà proclamé empereur constitutionnel et défenseur du Brésil.

Dans sa qualité de ministre des affaires étrangères et de l'intérieur il a fait beaucoup pour consolider la paix à l'extérieur et à l'intérieur, rendant à son pays des services inoubliables. C'est ainsi que son nom est très honoré et aimé dans tout le Brésil, qui lui a élevé une statue, ainsi qu'à son premier empereur à Rio-de-Janeiro.

La Constitution du Brésil votée en 1824 proclamait la monarchie constitutionnelle représentative. Avec sa haute sagacité et sa rare prévoyance politique, Andrada e Silva a justement pensé qu'il fallait transiger avec les éléments dominants dans le pays et proclamer la monarchie comme une forme transitoire vers la République. C'était, croyait-il, le vrai moyen de maintenir l'intégrité de ce vaste pays et de constituer une nationalité homogène, digne dans l'avenir du respect du monde. Une expérience de presque un siècle a déjà confirmé la sagesse de ses prévisions et le Brésil a pu passer de la monarchie à la république tout en maintenant ses anciennes limites et au milieu d'une paix qui fait le plus grand honneur à sa tolérance et à sa civilisation. Tel était le fondateur de la nationalité brésilienne, le grand homme d'Etat dont la devise était : « La politique est la fille de la morale et de la raison. »

EUGENIO GARZON

Chronique Sportive

LA COUPE DE LA PRESSE. — IMPRUDENCE DES CONCURRENTS. — LES AUTO-CANOTS A JUVISY. — LE SALON PROCHAIN.

C'est à la commission des concours de l'Automobile-Club-de-France, et principalement à son président le marquis de Dion, que nous devons le Critérium de France et la Coupe de la Presse, une seule épreuve automobile sous deux noms.

L'idée était excellente de soumettre d'abord des véhicules de tourisme à une longue épreuve d'endurance, puis de les mesurer en vitesse pour un classement final.

Dans la partie endurance, la seule obligation était de couvrir les étapes à 40 kilomètres à l'heure de moyenne. Pour la course de vitesse qui se disputait en Circuit, on avait simplement limité la consommation d'essence à 19 litres par 100 kilomètres.

Des concours du même genre se disputent chaque année à l'étranger, en Angleterre et en Amérique notamment, et y obtiennent de bons succès. Aussi les constructeurs n'avaient-ils pas hésité à s'engager et c'est à une quarantaine de concurrents que le départ fut donné à Paris.

On n'a pas oublié le tragique accident, qui près de Bordeaux, interrompit le Critérium de France, obligeant M. Hennequin, directeur général de la circulation, à interdire la continuation du concours d'endurance et à ne laisser se disputer que la Coupe de la Presse. Celle-ci eut lieu comme prévu, sur les routes gardées du circuit de Lisieux et M. Renaux, le vainqueur, fit presque du 85 de moyenne, une allure vraiment remarquable pour une voiture de tourisme ! Il était d'ailleurs serré de près par ses rivaux qui furent nombreux à dépasser le 80 de moyenne.

Il est probable que si les concurrents avaient réservé ces vitesses pour le circuit de Lisieux, et marché raisonnablement dans les premières étapes du

Critérium de France, le concours n'eût pas été interdit.

Sait-on que dans la première étape Paris-Clermont, une vingtaine de voitures ont fait plus de 80 de moyenne sur des routes non gardées, à travers des agglomérations, comme Montgeron, ou d'ailleurs, trente-deux contraventions, pour excès de vitesse, furent dressées !

Les concurrents ne doivent s'en prendre qu'à eux-mêmes si désormais en France toutes les épreuves sur routes non gardées sont interdites. C'est leur imprudence qui est cause de cette décision qui nous mènera dans un temps plus ou moins long, vers un circuit permanent : un autodrome.

Un meeting de canots automobiles où les concurrents sont nombreux, un manifestation autonautique qui a du succès, c'est là une chose assez rare. C'est pourtant ce que nous avons vu à Juvisy, dans le magnifique bassin de la Haute-Seine, où par une belle journée du mois d'août le Cercle des Sports de la Haute-Seine, et son aimable président M. Fayaud, nous invitait à assister à des régates automobiles.

Au point de vue sportif, il est certain que le meeting de Juvisy ne brillera pas d'un éclat particulier dans l'histoire des courses d'auto-canots. Aucun record n'a été battu, et il serait exagéré de prétendre que la lutte fut terrible entre les concurrents. Mais le spectacle était si joli du large fleuve, sillonné de gracieuses embarcations pavoisées, la brise était si douce et le soleil si beau qu'on en oubliait les courses.

Au moment où nous mettons sous presse se dispute la dernière — ou plutôt les dernières grandes courses de vitesse de l'année sur le circuit de Brescia.

D'abord la Coupe de Florio qui se court sous le règlement de la Coupe de l'Empereur, à la cylindrée, et ensuite la Coupe de Vitesse d'après le règlement français, à la consommation.

Nous reviendrons le mois prochain sur ces deux épreuves. Déplorons toutefois que la Coupe de Vitesse qui pouvait réunir un lot important de grandes marques ne soit disputée que par quelques unes d'entre elles.

Il y a, particulièrement chez nos constructeurs français, une lassitude visible, une indifférence coupable, qui les éloigne des grandes batailles auxquelles jadis ils prenaient part. D'inquiétantes et répétées victoires étrangères les ont, semble-t-il, découragés. Souhaitons que l'an prochain nos couleurs soient plus heureuses : nous avons perdu des batailles, mais il en reste encore à gagner...

Pour la dixième fois, l'année automobile se terminera par le « Salon ». On nous promet des merveilles pour cette grande manifestation à la fois très parisienne et internationale. Comme chaque hiver, le Grand Palais des Champs-Élysées abritera la partie importante de l'Exposition. Sur l'Esplanade des Invalides on élèvera un palais provisoire où seront réunis les poids lourds et les canots.

Déjà les inscriptions sont closes et le chiffre des exposants français et étrangers est bien supérieur au chiffre des années précédentes. C'est d'un bon augure pour la grande Foire automobile de 1907.

CH. A. BERTRAND.